

choisir

revue culturelle
n° 573 – septembre 2007

(Le savoir
canalisé



Prière de l'éducateur

Seigneur,

*Tu m'as associé à la mission de Ton Fils
de faire connaître le Vrai,
admirer le Beau,
aimer le Bien.*

*Donne-moi d'être fidèle à promouvoir
chez les jeunes le développement
harmonieux de leur personnalité,
de faire d'eux des hommes et des femmes
au sens moral éveillé,
vraiment libres, responsables,
ouverts au dialogue avec les autres
et disponibles devant Toi.*

prier.be



choisir

n° 573 - septembre 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, secrétaire
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG

p. 14 : Pascal Deloche/GODONG

p. 18 : Jacques Berset/Apic

p. 31 : Studio Canal

p. 38 : Jacqueline Huppi

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un cap, des passages <i>par Lucienne Bittar</i>	
Souvenir	4
Adieu à Raymond Bréchet	
Actuel	5
Spiritualité	8
Salutaires déchirures <i>par Luc Ruedin</i>	
Bible	9
Le soleil de Gabaon <i>par Ariel Álvarez Valdès</i>	
Eglises	13
Eucharistie : le mystère et les mots <i>par Edmond Gschwend</i>	
Eglises	16
En voie de disparition. Les chrétiens d'Irak <i>par Jacques Berset</i>	
Société	20
L'école bouge : pour aller où ? La pédagogie de projet <i>par Michèle Rouillet</i>	
Philosophie	24
Croire et croyances. Un objet d'enseignement de la philosophie ? <i>par André Sauge</i>	
Cinéma	29
Passions romantiques <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	32
La forêt du Mal. Marcel Proust <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	36
L'arbre guérisseur et le mauvais air <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	37
Une « grande guerre » désastreuse <i>par Joseph Hug</i>	
Bloc-notes	44
Emerveillement <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Un cap, des passages

Qui suis-je ? Voilà une question que vous vous posez certainement, amis lectrices et lecteurs. Certains peut-être avec inquiétude, attachés à la ligne rédactionnelle tenue par Pierre Emonet s.j. ces dernières années ; d'autres avec étonnement ou même plaisir de voir la Compagnie de Jésus fidèle à sa réputation d'ouverture et de briseuse de frontières et qui tirent leur « chapeau aux jésuites qui placent une femme à la tête de leur revue » (dixit un auteur de la revue). Voici 20 ans que je travaille en tant que journaliste, dans les milieux des ONG et des universités en particulier, mais surtout depuis 12 ans au sein de la rédaction de choisir, partageant avec l'équipe enthousiasmes, satisfactions, questionnements et stress aussi ! Aujourd'hui donc, une nouvelle ligne rédactionnelle va voir le jour. Sera-t-elle très différente de celle tracée par Pierre Emonet ? Oui et non. Oui, bien sûr, je suis femme, mère, laïque et non théologienne : mon quotidien, mes expériences, mes préoccupations sont donc forcément autres que les siennes. Mais non aussi, car durant toutes ces dernières années je ne me suis jamais sentie en porte-à-faux avec les valeurs et les idées développées dans la revue.

Que ce soit pour les questions d'Eglise, de théologie et de spiritualité, ou de société et de politique, choisir va demain encore poursuivre cet objectif qui est le sien depuis sa création, il y a bientôt 50 ans, dans la ligne spirituelle de saint Ignace : être un outil aidant au discernement, évoluant avec et dans la société. Ignace ne désirait-il pas à travers le don des Exercices spirituels aider les exercitants à décider du chemin de leur vie en « conscience » et dans le vouloir de Dieu ? Mois après mois, notre revue va donc continuer de se pencher sur des enjeux actuels, les présentant et les analysant dans une perspective d'éthique chrétienne, ouverte au monde et aux autres, persuadée que mieux comprendre son environnement permet d'y agir plus efficacement, en fonction de sa propre conscience. Car choisir n'est pas une voix militante, attachée à des dogmes, mais bien une voix engagée, qui cherche à susciter la liberté des lecteurs à travers la connaissance.

Pour ce faire, outre les informateurs et contacts habituels d'un organe de presse, la revue bénéficie d'un tissu relationnel particulièrement précieux, le réseau jésuite. En effet, la Compagnie de Jésus est présente dans 120 pays, avec près de 20 000 membres qui connaissent de l'intérieur les cultures dans lesquelles ils vivent : l'inculturation est bien l'une des caractéristiques de l'ordre ! De tous les coins du monde nous parviennent ainsi des informations locales et internationales pointues. Un plus pour notre revue qui, immergée dans un environnement pluriculturel et multireligieux, cherche à la fois à fortifier l'identité propre de ses lecteurs et à engendrer un profond dialogue des cultures et des religions.

Alors oui, il y aura du changement,¹ dans la mesure où le monde se transforme et que les questions qui nous préoccupent et vous préoccupent évoluent sans cesse. C'est ici l'opportunité de vous rappeler que notre revue est écrite pour vous tous, anciens ou nouveaux lecteurs, fidèles ou occasionnels. Vos remarques, vos interrogations et opinions enrichissent notre recherche et nous aideront à façonner le choisir de demain, autour du partage de l'expérience humaine et de la Parole qui l'éclaire.

Lucienne Bittar

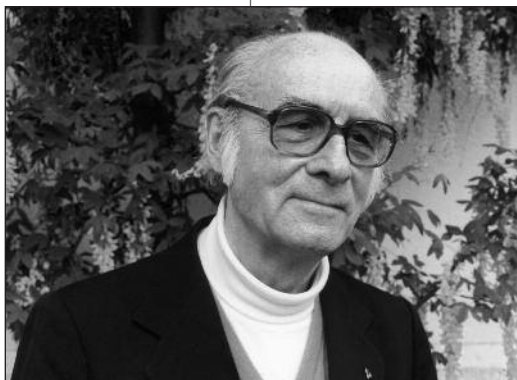


1 • Et comme un changement n'arrive jamais seul, nous vous convions à découvrir notre nouveau site Internet, à la même adresse... www.choisir.ch. Vous y trouverez des articles et des édits archivés, ainsi que des dossiers et des brèves informations portant sur des questions actuelles.

Adieu à Raymond Bréchet

Le Père Raymond Bréchet est décédé le 2 juillet, à l'âge de 84 ans. Né à Delémont le 15 juin 1923, il avait été ordonné prêtre le 29 juin 1949 pour le diocèse de Bâle, après des études de philosophie et de théologie à l'Université de Fribourg et à l'Angelicum à Rome. Après trois années de ministère comme vicaire au Noirmont dans les Franches-Montagnes, il est entré dans la Compagnie de Jésus en 1952. D'abord vicaire à la Mission française de Bâle, il a rejoint en 1959 les Pères Nicod et Stalder qui lançaient la revue *choisir* à Fribourg, puis à Genève. C'était l'époque du Bon pape Jean XXIII, le temps du concile Vatican II, du printemps de l'Eglise et des grands espoirs.

Devenu journaliste, « non sans peines », écrit-il, Raymond Bréchet a suivi le concile avec la passion qu'il mettait en toutes ses entreprises. Doué pour les contacts, habile à rejoindre les cercles les plus divers, intrépide pour poser les questions les plus épineuses, il a rencontré à Rome, en tant que correspondant, les té-



nors du concile, Karl Rahner, Hans Küng, Yves Congar, et tant d'autres théologiens, évêques ou journalistes.

Les portes s'ouvraient entre protestants et catholiques ; il s'y engouffra avec enthousiasme, tissant des liens d'amitié avec des personnalités comme Lukas Vischer, Roger Schutz ou Max Thurian. Ses chroniques de Rome, qui ne laissaient jamais indifférent, ont constitué un des grands moments de la revue.

Rédacteur en chef de *choisir* de 1971 à 1976, il a insufflé un élan nouveau à la revue en associant des laïcs au conseil de rédaction. Réaliste, il a su préparer l'avenir en orientant des confrères plus jeunes vers une formation professionnelle pour qu'ils puissent reprendre le flambeau, le temps venu. En tant que journaliste, il a collaboré durant de nombreuses années à la rédaction des bulletins paroissiaux.

Après sa retraite, il a exercé avec bonheur un ministère fécond auprès des handicapés mentaux du canton de Genève, tout en animant des retraites, en publiant plusieurs ouvrages de spiritualité et en accueillant inlassablement les nombreuses personnes de tous milieux qui recouraient à son aide. Jamais enfermé dans des schémas a priori ou des règlements étroits, n'hésitant pas à innover lorsqu'il s'agissait d'annoncer le Christ à un monde en profonde mutation, Raymond Bréchet a incarné pour nous ce que le christianisme a de plus précieux, l'amour et la liberté. Nous lui en sommes profondément reconnaissants.

choisir

 ■ Info

Les Suisses et les croyances

Alors que les fidèles se raréfient, de plus en plus de Suisses revendiquent « une certaine foi », souvent ouverte à diverses croyances, a expliqué le sociologue Olivier Favre lors de l'assemblée des délégués de l'Alliance évangélique suisse (fin juillet).

Selon un sondage actuel, 22 % des Suisses admettent que leur intérêt pour les questions religieuses a augmenté durant ces trois dernières années. O. Favre, collaborateur scientifique à l'Observatoire des religions en Suisse à l'Université de Lausanne, a classé les Suisses en cinq groupes de croyance.

Les « chrétiens exclusifs » (10,6 %) croient en Jésus, en la résurrection et en la venue du Règne de Dieu. Ils sont pratiquants, membres d'une Eglise nationale ou libre, et en majorité protestants. Ce groupe a une claire tendance à diminuer.

Les « chrétiens inclusifs » (37,6 %) affirment leur préférence pour la foi chrétienne, mais sont aussi ouverts aux autres croyances et à la médecine alternative. Ils proviennent en majorité de l'Eglise catholique, reconnaissent la valeur de la religion et considèrent la Bible comme une livre inspiré.

Les « incédis » (11,3 %) sont principalement des personnes plus âgées et issues de l'Eglise réformée. Ils restent membres de leur communauté ecclésiale, mais ne croient pas en une vie après la mort et n'accordent pas une grande importance à la religion.

Les « croyants non-chrétiens » (22,2 %) sont surtout des jeunes et des femmes. Ils prient assez souvent, croient pour certains en la réincarnation et en une

force supérieure. Ils rejettent la foi chrétienne et considèrent la Bible comme un livre d'histoires.

Et enfin les non-croyants (18,3%), qui ont toujours douté de l'existence de Dieu ou ont rejeté toute foi durant leur vie. (Apic)

 ■ Info

Jésuites en baisse

Selon les données fournies par la Curie généralice de la Compagnie de Jésus, les jésuites étaient 19 216 au 1^{er} janvier 2007, dont 13 491 prêtres (-248 par rapport à 2006), 3049 étudiants (-41), 1810 frères (-56) et 866 novices (-19). La Compagnie de Jésus a compté 486 entrées en 2006 (contre 530 en 2005), 472 décès et 378 départs. Cette diminution des effectifs est l'une des plus importantes vécues par l'ordre durant ces vingt dernières années. Elle est effective partout, exception faite de l'Afrique où l'on enregistre une légère augmentation des effectifs (+ 4).

 ■ Info

Grèce, rapports entre chrétiens tendus

Mgr Yannis Spiteris, archevêque catholique de Corfou, Zante et Céphalonie, a déclaré à l'agence œcuménique *ENI*, le 2 août passé, que son Eglise était confrontée à une « situation assez désespérée ». La minorité catholique (50 000 fidèles grecs et 150 000 étrangers) ne bénéficie toujours pas de la reconnaissance officielle ou de l'accès aux financements publics. « Nous ne sommes pas persécutés, nous n'avons simplement pas les mêmes droits que la majorité orthodoxe », affirme Mgr Spiteris. « L'Etat

grec ne reconnaît pas l'Eglise catholique, donc officiellement, nous n'existons pas. (...) Nous ne voulons pas les privilèges d'une Eglise nationale, simplement un traitement égal et l'arrêt de la discrimination. »

La Constitution grecque déclare l'orthodoxie « religion dominante » (l'Eglise orthodoxe de Grèce revendique la loyauté spirituelle de 98 % des 10,7 millions d'habitants du pays) et demande aux titulaires de fonctions officielles de prêter serment devant un prêtre orthodoxe. Pourtant, lors d'une visite au Vatican, en décembre 2006, l'archevêque Christodoulos, chef de l'Eglise orthodoxe grecque, avait signé une déclaration commune avec le pape promettant une « féconde collaboration » ainsi qu'un « dialogue dans la vérité en vue de rétablir la pleine communion de foi dans le lien de l'amour. » (Un dégel avait été amorcé en 2001, avec le voyage de Jean Paul II en Grèce : cf. **Théodore Kontidis** « Grèce : conséquences d'un pèlerinage », in *choisir* n° 498, juin 2001).

Cet appel à créer des liens avec les catholiques a été critiqué par d'autres évêques orthodoxes de Grèce, selon l'archevêque Spiteris. Pour lui, la Nouvelle démocratie (parti de centre-droit au pouvoir) et le PASOK (parti socialiste) rechignent à soutenir de nouvelles réformes du droit et de la Constitution car ils craignent un conflit avec l'Eglise orthodoxe. « Depuis le concile Vatican II, même sans être en communion, les catholiques ont reconnu les sacrements orthodoxes et ont changé leur attitude, a-t-il déclaré. Mais les orthodoxes n'ont tout simplement pas renvoyé l'ascenseur. Ils insistent pour vivre à part et parler seulement entre eux. »

En juin 2006, les députés grecs ont cependant adopté une loi privant l'Eglise orthodoxe de Grèce, dont le clergé est payé par l'Etat, de son droit à approu-

ver la construction des lieux de culte non orthodoxes, suite aux appels demandant une révision de son statut constitutionnel. (*Apic*)

■ Info

Les forêts du Congo

Les forêts tropicales du Congo (RDC) sont les deuxièmes les plus importantes au monde après celles de l'Amazonie. Selon l'association Greenpeace, on y trouverait 8% du carbone mondial terrestre stocké dans les forêts.

Si elles présentent aujourd'hui encore de vastes surfaces intactes, elles sont cependant déjà en grand danger. Outre le problème écologique, l'industrie forestière en RDC n'apporterait aucune amélioration économique pour la population locale. « On commence par construire des routes, puis on abat les essences tropicales les plus précieuses et on déboise d'immenses domaines. Cette activité laisse derrière elle des paysages détruits ainsi qu'une population appauvrie et exploitée. Les peuples indigènes de ces forêts [en particulier les Pygmées] en souffrent particulièrement », a souligné fin mai Christoph Wiedmer, directeur de la Société pour les peuples menacés. Le but de la Banque mondiale (BM), lutter contre la pauvreté en soutenant l'industrie du bois, n'a donc pas été atteint. En effet, si quarante millions de personnes dépendent des forêts en RDC, très peu en retirent un bénéfice. La BM reconnaît qu'au cours des trois dernières années, les communautés locales n'ont profité en rien des taxes de superficie payées par les sociétés forestières. Certains contrats passés entre ces sociétés et les communautés rappellent l'époque coloniale. Des « cadeaux » sont pro-

posés à ces dernières (sacs de sel, bouteilles de bière, etc.) pour une valeur totale de moins de cent dollars, en échange de droits de coupe valant des centaines de milliers de dollars... Quant aux promesses de construction d'écoles ou d'hôpitaux, elles sont rarement tenues, selon des membres de ces communautés.

En 2002, suite à ces problèmes, un moratoire sur l'attribution de nouvelles concessions forestières avait été décrété. Depuis, cent nouveaux contrats, couvrant une superficie de plus de quinze millions d'hectares de forêts, ont malgré tout été signés en faveur de sociétés forestières. Des ONG congolaises demandent la prolongation du moratoire, en attendant l'élaboration d'un plan de zonage national qui associerait les communautés locales concernées par l'exploitation de la forêt.

Côté entreprises suisses, Greenpeace et la Société pour les peuples menacés ont demandé à Timber International, Danzer et Precious Woods qu'elles renoncent à utiliser leurs concessions dans les zones forestières intactes et qu'elles obtiennent la certification FSC pour le reste de leurs concessions.

■ Info

Catholiques en Corée

La communauté catholique en Corée du Sud s'est étoffée en 2006 de plus de 100 000 fidèles, soit environ 2,2 % du total, selon les données du Bureau statistique de la Conférence épiscopale de Corée du Sud. Il y a eu aussi une augmentation des prêtres et des missionnaires (139 de plus qu'en 2005). En revanche, seul un fidèle sur quatre participe à la messe dominicale et fréquente les sacrements. (*Fides*)

■ Info

Déplacements forcés

Dans une brochure éditée par le CETIM, en avril 2007, Malik Özden, directeur du programme « droits humains » du CETIM et représentant permanent auprès de l'ONU, fait un état des lieux des déplacements forcés de population de par le monde et analyse la situation de populations déplacées en Inde, en Turquie et au Soudan.

Bien qu'interdits par le droit international humanitaire et qualifiés par le Statut de Rome (Cour pénale internationale) comme un « crime contre l'humanité », les déplacements forcés sont largement pratiqués. L'ONU a réagi en créant, au début des années '90, un mandat de représentant du Secrétaire général sur cette question.

Aujourd'hui on compte 25 millions de déplacés à l'intérieur de leur pays, répartis entre 40 à 50 nations. Les principaux responsables de ces déplacements de population à grande échelle sont les Etats ou des groupes para-étatiques et, dans certains cas, des acteurs non-étatiques tels que des sociétés transnationales ou des groupes d'opposition armée.

Le représentant du Secrétaire général a identifié six causes principales de déplacement : les conflits armés ou les troubles internes, les réinstallations forcées, les violences entre communautés, les catastrophes naturelles, les catastrophes écologiques et les violations systématiques des droits de l'homme. On peut rajouter l'installation de colons dans une région, les évictions forcées, ainsi que les conséquences écologiques et sociales de certains grands projets de développement, tels que la construction de barrages (ex. : la Narmada en Inde) ou d'oléoducs et les recherches et extractions minières.

Salutaires déchirures

« Ça ne prévient pas mais ça arrive,
ça vient de loin
Ça s'est traîné de rive en rive,
la gueule en coin
Et puis un matin au réveil,
c'est presque rien
Mais c'est là ça vous ensommeille
au creux des reins, le mal de vivre...
Et sans prévenir ça arrive,
ça vient de loin
Ça s'est promené de rive en rive,
le rire en coin
Et puis un matin au réveil,
c'est presque rien
Mais c'est là ça vous émerveille
au creux des reins, la joie de vivre... »
(Barbara)

Je ne peux m'empêcher de repérer ici ou là dans ma vie des instants qui me surprennent. Instants où tout chavire, emporté par les flots ténébreux de l'angoisse, de la tristesse, du spleen. Où tout s'illumine, baigné d'une lumière nouvelle qui révèle que la joie et le bonheur sont dans le pré. Ces moments de mystérieuse alchimie en mes humeurs souterraines laissent comme un goût de cendre et de néant ou au contraire de miel et de plénitude. Alors, sans avoir rien à dire ou parce qu'il y aurait trop à dire, ma vie se déchire d'un trop-plein de tristesse ou de joie.

Le tableau vous semble exagéré ? Et pourtant. Ne décrit-il pas des états intérieurs proches de ce qu'Ignace nomme la désolation ou la consolation. Certes, celles-ci sont pour lui toujours référées implicitement ou explicitement au Seigneur. Elles trouvent leur origine dans un manque de foi ou au contraire dans une confiance totale en Lui. En outre, dynamiques, elles inclinent à entrer

dans leur mouvement dé-créateur ou créateur, m'incitant à la transformation de mon univers.

Ces différences posées entre humeurs et mouvements spirituels, notre époque, faute de croire à ces derniers, ne peut comprendre que la déprime n'est souvent que la pointe d'un iceberg de fondamentale défiance envers le Vivant. Par exemple, lorsque je veux tout maîtriser, surgit à un moment donné le sentiment de ne plus vraiment vivre. La perception du don qu'est la vie se perd dans le refus de reconnaître qu'elle m'est donnée. Qui maîtrise tout ne vit plus rien. Lorsque je me place au gouvernail jusqu'à décider d'où doit venir le vent, je ne vois pas que je tue ce qui me fait vivre. Comment larguer les amarres et avancer en eau profonde, si je ne crois pas que le Seigneur s'y trouve ? Souvent, il faut la bienheureuse et salutaire déchirure existentielle, affective, spirituelle, qui arrive sans prévenir, pour que surgisse du neuf. L'événement non maîtrisable m'arrache à mes mortelles sécurités. Il m'inscrit dans un réel qui m'oblige bon gré, mal gré, à faire confiance.

« Ça ne prévient pas mais ça arrive... » d'un lieu où je n'irais pas de mon propre gré et qui, affleurant en ma vie, m'apprend qu'il y a plus que ce que je prévoyais. Salutaires déchirures qui, si je ne me crispe pas et ne refuse l'horizon qu'elles dessinent, m'ouvrent un chemin de vie. Que, sur ce chemin, je puisse découvrir Celui qui me donne de le vivre relève de la grâce. Heureusement que ça ne prévient pas quand ça arrive... Je pourrais vouloir fuir, manquant alors la Rencontre.

Luc Ruedin s.j.

Le soleil de Gabaon

bible

●●● **Ariel Álvarez Valdès**, *Santiago del Estero, Argentine*
Prêtre, professeur de sainte Ecriture au Grand séminaire,
et de théologie à l'Université catholique

Dans l'après-midi du 22 juin 1633, un vénérable vieillard entre dans le couvent de Santa Maria sopra Minerva, à Rome, le visage grave et émacié, la barbe et les cheveux blancs. A demi-aveugle, il avance d'un pas traînant à travers les couloirs, accablé par le poids des ans, du travail et de la maladie. Des employés du Saint-Office l'accompagnent : il vient de pénétrer dans le siège de l'Inquisition romaine. Dans la grande salle l'attendent les cardinaux et les prélats qui forment le saint tribunal. A genoux, tremblant, il écoute en silence la sentence qui l'assigne à résidence à son domicile. Quel péché a bien pu commettre ce malheureux vieillard ? Il a écrit des livres considérés dangereux, un intitulé *Le messager des étoiles* (1611) et un deuxième *Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde, le ptoléméen et le copernicien* (1632). Il y explique que la terre n'est pas le centre de l'univers, comme on le croyait à l'époque, et que le soleil ne tourne pas autour de la terre, mais qu'il est immobile au centre de l'univers.

Le condamné de la Minerve

Après lecture par le cardinal secrétaire de la condamnation et du châtement imposé par le Saint-Office, on présente au condamné un document à signer et on l'oblige à le lire à haute voix. La peur au ventre et le cœur plein d'amertume, l'homme commence à réciter d'une voix

tremblante : « Moi, Galileo Galilei, fils de feu Vincenzo Galilei de Florence, âgé de 70 ans, comparaisant en personne devant ce tribunal et agenouillé devant vous, Eminentissimes et Révérendissimes cardinaux, Grands Inquisiteurs dans toute la chrétienté contre la perversité hérétique, les yeux sur les très saints Evangiles, que je touche de mes propres mains, je jure que j'ai toujours cru, que je crois actuellement, et qu'avec la grâce de Dieu je continuerai à l'avenir de croire à tout ce que la sainte Eglise catholique apostolique romaine tient pour vrai, prêche et enseigne.

Mais... j'ai été soupçonné véhémentement d'hérésie pour avoir maintenu et cru que le soleil est au centre du monde et immobile, et que la terre n'est pas au centre et se meut. Désireux d'effacer dans l'esprit de vos Eminences et de tout chrétien fidèle ce soupçon véhément, à juste titre conçu contre moi, j'abjure et je maudis d'un cœur sincère et avec une foi non simulée les erreurs et les hérésies susdites, et en général toute autre erreur, hérésie et entreprise contraire à la sainte Eglise ; je jure à l'avenir de ne plus rien dire ni affirmer de voix et par écrit qui permette d'avoir de moi de semblables soupçons... Avec l'aide de Dieu et de ses saints Evangiles que je touche de mes mains. »

La légende dit qu'au moment de se retirer et de franchir la porte, Galilée, épuisé par cette majestueuse cérémonie où

Le dialogue entre science et foi se fait difficile lorsque l'on lit littéralement la Bible. La condamnation de Galilée en est un exemple type. Elle nous projette au cœur du récit de la bataille de Gabaon par Josué, et de son interprétation.

il avait juré que la terre ne se mouvait pas, à demi tourné vers les assistants, murmura : « Et pourtant elle tourne. »

Que ce dernier trait soit vrai ou pas, la phrase attribuée au scientifique italien s'est convertie en un symbole de la résistance pour tous ceux qui sont obligés d'abjurer leurs croyances sous la contrainte, mais qui ne peuvent pas renoncer intérieurement à leur conviction intime.

Une prière efficace

Quels arguments les cardinaux du Saint-Office ont-ils avancés pour condamner Galilée ? Ils prétendaient que ses théories sur l'héliocentrisme étaient en contradiction avec la Bible, concrètement avec un passage du livre de Josué (10,1-15) qui rapporte la fameuse bataille de Gabaon.

La Bible raconte que lorsque les Israélites entrèrent dans la Terre promise, sous la conduite de Josué, ils s'installèrent dans la cité de Guilgal, d'où ils entreprirent peu à peu la conquête de nouveaux territoires. Ils livrèrent d'abord la bataille de Jéricho, qui fut un grand succès (Jos 6,1-25), suivie du triomphe de Ay où ils massacrèrent 12 000 Cananéens.

L'avancée irrésistible des Israélites préoccupait les habitants d'une ville voisine, Gabaon. Se rendant compte que tôt ou tard ils seraient liquidés, ils décidèrent de se sauver en proposant une alliance aux envahisseurs. Alliance acceptée par Josué, qui s'engagea à les soutenir en cas de danger (Jos 9,3-18).

A la nouvelle de ce pacte, cinq rois cananéens du sud de la région rassemblèrent leurs troupes pour marcher contre Gabaon et punir la ville d'avoir conclu un pacte avec les Hébreux. Epouvantés, les Gabaonites appelèrent Josué à la rescousse ; il se mit immédiatement

en route. Il marcha toute la nuit avec ses hommes jusqu'aux montagnes voisines de la ville et s'y cacha. Au petit matin, il attaqua par surprise l'armée des cinq rois. Déconcertés par l'apparition de Josué et de ses hommes, les assaillants battirent en retraite, mais une charge furieuse des Israélites extermina une grande partie des fugitifs. Les pertes furent d'autant plus grandes qu'une tempête de grêle s'abat- tit sur les fuyards.

Le combat dura toute la journée. Israël tenait la victoire à portée de main, mais le soleil commençait à se coucher à l'ouest. Josué comprit que si la nuit tombait sur le champ de bataille, les ennemis survivants pourraient facilement se cacher dans les grottes de la montagne et s'échapper, compromettant ainsi une victoire totale.

C'est alors que se produisit un prodige qui fait la réputation de cette bataille et qui servira plus tard d'argument pour condamner Galilée. Josué, les bras en croix, pria le Seigneur Dieu pour que le soleil s'arrête et que la lune ne se leva pas à l'horizon. La Bible le relate en ces termes : « C'est alors que Josué s'adressa à Yahvé, en ce jour où Yahvé livra les Amorites aux Israélites. Josué dit en présence d'Israël : "Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn !" Et le soleil s'arrêta, et la lune se tint immobile jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans *Le livre du Juste* ? Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda son coucher. Il n'y a pas eu de journée pareille, ni avant ni depuis, où Yahvé ait obéi à la voix d'un homme. C'est que Yahvé combattait pour Israël » (Jos 10,12-14). C'est ainsi que l'armée d'Israël a profité de la lumière du jour durant toute la durée de la bataille et a pu infliger une défaite complète aux cinq rois cananéens.

Au XVII^e siècle, on interprétait la Bible littéralement. Aussi lorsque Galilée se mit à enseigner que le soleil est immobile et que c'est la terre qui tourne, le Saint-Office brandit l'argument de la bataille de Gabaon pour réfuter ses théories : « Si le soleil s'est arrêté sur Gabaon, c'est bien parce qu'il bouge. Comment alors Galilée peut-il affirmer que le soleil est immobile et que la terre bouge ? Qui a raison : la Parole de Dieu ou Galilée ? » Ainsi posé, le problème ne laissait pas d'échappatoire à la condamnation...

Quatre théories

Mais que s'est-il réellement passé lors de la bataille de Gabaon ? Le soleil s'est-il vraiment arrêté ? Pour expliquer cet épisode, les biblistes proposent quatre théories.

La première, appelée « astronomique », est celle défendue par le Saint-Office et toute l'Eglise jusqu'au XVI^e siècle. Selon cette théorie, le soleil s'est réellement arrêté par une intervention spéciale de Dieu. Il est resté immobile toute une journée, éclairant la bataille, ce qui fait que ce jour-là a duré plus de 24 heures.

Aujourd'hui, cette théorie est insoutenable. Si le soleil, la lune ou n'importe quelle autre planète s'arrêtait un instant, cela provoquerait un tel cataclysme que le système solaire volerait en éclats. D'autre part, si le soleil s'était arrêté aussi longtemps que le prétend cette théorie, les autres peuples, éclairés par le même soleil, auraient dû le constater. Or aucun n'a conservé le souvenir d'un tel phénomène.

La deuxième théorie, dite « poétique », soutient que la prière de Josué est un poème qui s'adresse au soleil et à la lune pour les inviter à s'arrêter pour con-

templer la merveilleuse victoire du général israélite. Ce qui ne signifie nullement que le soleil se soit arrêté.

Cette théorie a un inconvénient : elle nie qu'il y ait eu un événement hors du commun au cours de la bataille, alors que le récit biblique laisse entendre qu'il s'est réellement passé quelque chose d'extraordinaire ce jour-là, répétant par trois fois que le soleil s'est arrêté dans le ciel.

La troisième théorie est « psychologique ». Elle affirme que le récit biblique ne prétend que refléter l'impression psychologique de lenteur ressentie par les Hébreux au cours de la bataille. Cette journée a été si riche en événements et le triomphe si onéreux que le jour leur a semblé interminable et que le temps s'est fait éternité. Il faut refuser cette hypothèse parce que, comme la deuxième, elle nie qu'il se soit passé quelque chose ce jour-là.

Reste finalement la théorie « atmosphérique ». Elle dit qu'au cours de la bataille de Gabaon, le soleil n'a pas brillé plus longtemps que de coutume, mais qu'au contraire, il n'y a pas eu de soleil. En effet, Josué et son armée, après avoir marché toute la nuit, sont tombés par surprise sur les assaillants au petit matin, au moment même où une forte tempête de grêle s'abattait sur la région (Jos 10,11). Voyant arriver les troupes de Josué par l'est, l'armée des cinq rois a battu en retraite en direction de l'ouest, vers la vallée de Ayyalôn où les Israélites les ont rejoints. Au plus fort de la bataille, la tempête qui avait obscurci le ciel durant la journée se calma. Les nuages se dissipant et le soleil menaçant de réapparaître dans toute sa vigueur, Josué pria pour qu'il ne se lève pas sur Gabaon et que le ciel reste couvert, afin d'éviter la chaleur du jour et permettre à ses hommes de combattre au frais.

Le poème perdu

En souvenir de cette héroïque bataille où les Israélites se sont battus sous un ciel inhabituellement nuageux, on a utilisé les paroles de Josué pour composer un poème qui disait : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn. » Ce poème a, par la suite, été réuni à une collection de poèmes intitulée *Le livre du Juste*. La Bible nous dit que ce livre contenait aussi le chant funèbre prononcé par David pour la mort du roi Saul et de Jonathan (2 S 1,17-27), la prière de Salomon lors de l'inauguration du Temple de Jérusalem (1 R 8, 22-53), et bien d'autres poèmes attribués à divers héros d'Israël.

Le livre du Juste ne rapporte pas les détails de la bataille de Gabaon mais seulement le poème, si bien qu'avec le temps, on a oublié le contexte dans lequel il a été écrit. Quand au VI^e siècle, six cents ans après les événements historiques, on a écrit le livre de Josué et le récit de la bataille de Gabaon, on a pensé que Josué avait demandé au soleil de s'arrêter ; en réalité il avait demandé que le soleil ne se leva pas.

Pour l'avoir cru, l'auteur du livre de Josué ajoute : « Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda son coucher. Il n'y a pas eu de journée pareille, ni avant ni depuis » (Jos 10,13-14).

Le fait que le poème se trouve hors contexte et qu'il ne s'intègre pas dans le récit prouve qu'il provient d'une autre source et qu'il ne fait pas partie du récit de la bataille. En effet, au verset 12 on lit : « Josué s'adressa à Yahvé », mais ensuite Josué ne s'adresse pas à Yahvé mais au soleil, disant : « Soleil, arrête-toi. »

Galilée avait raison : le soleil ne s'est pas arrêté et la sainte Ecriture n'a jamais voulu l'insinuer. Durant les trois siècles qui

suivirent la mort du savant, les disputes, les altercations et les malentendus entre scientifiques et représentants de l'Eglise n'ont cessé, chacun voulant imposer son point de vue, jusqu'au moment où, au XX^e siècle, l'Eglise a reconnu qu'il ne fallait pas interpréter la Bible au pied de la lettre, mais que pour découvrir son message, il fallait chercher l'intention des auteurs.

Réhabilitation

C'est pourquoi le pape Jean Paul II, dans un discours courageux prononcé le 31 octobre 1992 devant l'Académie pontificale des Sciences, a reconnu que l'Eglise s'était trompée en condamnant Galilée, a demandé pardon et réhabilité publiquement le génial florentin. Ainsi s'est refermée une vieille plaie, restée ouverte durant 350 ans.

Le soleil de Gabaon continue de briller pour tous du fond de l'histoire, comme pour rappeler les souffrances que peut générer une lecture littérale de la Bible. A ceux qui, aujourd'hui encore, continuent à chercher dans la Bible des formules scientifiques, des révélations mystérieuses et des prophéties secrètes, rappelons le conseil de Galilée adressé aux membres du Saint-Office : « Ne cherchez pas de l'astronomie dans la Bible. Parce qu'elle ne prétend pas nous dire comment marchent les cieux, mais comment nous marchons vers le ciel. »

A. Á. V.

(traduction : P. Emonet)

Eucharistie : le mystère et les mots

● ● ● **Edmond Gschwend**, Genève
Prêtre

« A partir du IX^e siècle, les théologiens éprouvèrent des difficultés à rendre compte de la transformation du pain et du vin au corps et au sang du Christ. (...) Il fallut attendre le XIII^e siècle et l'arrivée de la philosophie d'Aristote en Occident, pour que les théologiens disposent de notions aptes à répondre à leurs questions. Ils définirent ainsi que le pain et le vin correspondaient à la matière du sacrement, et les paroles du Christ à sa forme ; si le terme de *transsubstantiation* était déjà utilisé auparavant, il parut apte à désigner le mystère [!]
» (...) Au XIV^e siècle se développa l'adoration du Saint Sacrement. Le rituel de la messe se modifia, lui aussi ; le prêtre fut maintenant prié d'élever l'hostie consacrée pour que les fidèles puissent la voir et l'adorer ; on fit bientôt de même pour la coupe. Depuis lors, la prière eucharistique n'est plus comprise en son mouvement d'action de grâces ; elle est réduite à la consécration. »¹

En 1529, lors du colloque de Marburg, une dispute célèbre opposa Luther et Melancthon à Zwingli et Œcolampade concernant le mode de présence du Christ dans l'Eucharistie. Elle fut tellement vive que l'unité de la Réforme fut rompue : luthériens et calvinistes renoncèrent à l'intercommunion. Il a fallu at-

tendre le Concordat de Leuenberg en 1973 pour que la pleine unité soit rétablie sur la question de l'Eucharistie et du ministère.

Calvin, dans son *Petit traité de la sainte Cène* publié à Genève en 1541, regrette vivement cette controverse « qui a, sans doute été suscitée par le Diable et dont il désirerait que la mémoire en soit totalement abolie ». Il conclut ainsi son *Petit traité* : « Nous confessons tous d'une seule bouche, qu'en recevant dans la foi le sacrement selon l'ordonnance du Seigneur, nous sommes vraiment faits participants de la propre substance du corps et du sang de Jésus-Christ... Pour ne point amoindrir l'efficace de ce saint mystère, il nous faut penser que cela se fait par la vertu secrète et miraculeuse de Dieu et que l'Esprit de Dieu est le lien de cette participation, pour laquelle cause elle est appelée spirituelle. » Une théologie parfaitement acceptable par les catholiques !

La controverse aurait pu s'arrêter là. Mais les mentalités n'étaient pas prêtes au dialogue. Trop d'oppositions et de guerres avaient divisé les esprits. Lors de sa XIII^e session (11 octobre 1551), le Concile de Trente promulgua un décret sur l'Eucharistie. Au chapitre 4, il est affirmé : « Par la consécration du pain et du vin s'opère le changement de toute la *substantia* du pain en la *substantia* du corps du Christ notre Seigneur et de toute la *substantia* du vin en la *substantia* de son

Un sacrement est un « mustèrion », un mystère. C'est le terme qu'emploie l'Eglise orientale, préférable au mot « sacramentum » qui a prévalu dans le monde latin et qui a un relent juridique. Le mot « mustèrion » fait bien sentir qu'il y a quelque chose d'inexplicable, d'inconcevable. C'est donc certainement une erreur de vouloir expliquer comment le Christ se donne à nous. Les théologiens ont voulu scruter cette question, avec le risque de tomber dans une théologie intempérante : une théologie qui ne respecte pas le mystère. Retour sur une longue histoire.

1 • *Les récits fondateurs de l'Eucharistie*, supplément des *Cahiers Evangile* n° 140, juin 2007, Cerf, Paris, pp. 72-73.

églises

sang ; ce changement, l'Eglise catholique l'a justement et exactement appelé *transsubstantiatio*. »

Lorsque, oubliant de prendre garde à l'évolution du sens des mots, nos catéchismes ont simplement traduit substantia - terme philosophique - par substance, dont le sens courant aujourd'hui est « matière », et *transsubstantiatio* par transsubstantiation, on s'est exposé à de graves contresens... qui durent encore aujourd'hui.

Les points de vue surtout dogmatique et disciplinaire du Concile de Trente ont eu pour conséquence un blocage de la liturgie. L'exégète Léon-Xavier Dufour en fait la constatation : « Mon rapport à l'Eucharistie a été déformé à la suite des excès concernant la nature de la transformation du pain et du vin. Chose

étrange, au lieu de considérer le mystère de la nouvelle présence de Jésus-Christ qui se donne dans l'Eucharistie, on s'est soucié de réfléchir sur le comment du changement du pain et du vin dans le corps et le sang de Jésus-Christ. Ce renversement de la problématique a amené toutes sortes de questions qui, en définitive, montrent que le mystère est mal abordé. Il est même isolé des autres mystères, en sorte qu'au lieu d'être un moment dans l'histoire du dessein de Dieu, il est pris séparément, en soi, indépendamment de la relation Dieu-homme qui, cependant, a seule un sens. »²

Une lente évolution

Du côté catholique, le renouveau de la Veillée pascale par le pape Pie XII en 1951 marque officiellement le début des réformes qui aboutiront à la *Constitution de la sainte liturgie* en 1963. Celle-ci avait été préparée par de nombreux travaux de biblistes et de liturgistes, qui s'étaient efforcés de retrouver des éléments de l'antique tradition et de les remettre en valeur : liturgie de la Parole (on ne parle plus d'avant-messe !), emploi de la langue des fidèles, encouragement à une *participation active* du Peuple de Dieu (étymologiquement, liturgie signifie *action du peuple*). L'attention n'est plus centrée d'une manière statique exclusivement sur la consécration (le moment de la « transsubstantiation » !). L'anamnèse rappelle le *mouvement* de toute la célébration : rappel de la mort de Jésus, proclamation de sa résurrection, attente de sa venue dans la gloire. En 1968 a paru *Parole, Ecriture, Sacre-*



2 • *Le partage du pain eucharistique selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris 1982, 382 p. Voir encore du même auteur, *Le pain de la vie*, Seuil, Paris 2005, 176 p.

ment du professeur Franz J. Leenhardt, un volume regroupant une série d'études parues précédemment. Celui-ci constate : « L'une en face de l'autre se dressent deux conceptions que l'on peut ramener respectivement à leur note dominante en disant : ici, l'Eglise de la Parole ; là, l'Eglise du sacrement... En revendiquant le titre d'Eglise de la Parole, le protestantisme entend affirmer, plus ou moins explicitement, que sa foi refuse au sacrement ce qu'elle accorde exclusivement à la Parole, qu'il ne reconnaît aucune importance véritable au sacrement, ni sur le plan théologique, ni sur le plan pratique. »³

On sait comment diverses études (dont celles de F. J. Leenhardt) et l'influence des groupes Eglise et Liturgie ont profondément changé ce point de vue trop exclusif, cet abandon du sacrement. Aujourd'hui, la liturgie protestante a donc redonné sa pleine valeur à la célébration de la Cène et à la communion, qui est maintenant offerte tous les dimanches en bien des temples.

Convergence de la foi

En 1982, la commission Foi et Constitution du Conseil œcuménique des Eglises (C.O.E.) faisait paraître l'étude *Baptême-Eucharistie-Ministère* (B.E.M), trois textes, fruits d'un processus de recherche de cinquante ans, reflétant des consultations suivies avec toutes les Eglises membres du C.O.E. et avec l'Eglise catholique. Cette étude concluait à un accord substantiel sur le sens reconnu

par les diverses Eglises à la célébration appelée Eucharistie ou sainte Cène ou Repas du Seigneur. Ce texte, appelé *Document de Lima*, n'a pas été accepté de façon unanime.⁴ Mais il reste une référence importante marquant une réelle convergence de la foi sur la question de l'Eucharistie.

Aujourd'hui, force est de constater que des blocages importants subsistent et que les problèmes d'ecclésiologie (nature de l'Eglise, rôle de l'autorité, type d'Unité...) n'ont pas beaucoup avancé. L'appel à la conversion des Eglises (les conversions individuelles ne suffisent pas) est plus actuel que jamais.

Il semble que le temps soit à la frilosité ! Du côté de la hiérarchie catholique, on paraît plus préoccupé de donner satisfaction aux traditionalistes que de favoriser les avancées œcuméniques. En Suisse, le Synode 72-75 - un événement capital dans la ligne de Vatican II - a permis une ouverture décisive sur le plan de l'hospitalité eucharistique. Heureusement, il semble que le peuple de nos paroisses ne soit pas prêt à renoncer à ces acquis et à la joie de partager le Pain de vie avec nos frères protestants.

On ne peut qu'approuver cette attitude, qui est le fruit d'avancées théologiques indiscutables et de dialogues locaux approfondis et sérieux (je pense aux nombreux groupes œcuméniques existants et aux foyers mixtes). Que certaines ouvertures ne puissent pas être généralisées - les situations dans les Eglises sont d'une grande diversité - ne doit pas nous inciter à une frilosité œcuménique.

E. G.

3 • *Parole, Ecriture, Sacrements. Etudes de théologie et d'exégèse*, Delachaux & Niestlé, Lausanne 1968, p. 43.

4 • Les réformés de Suisse et de France, dans leur grande majorité, ont compté parmi les plus réfractaires à ce texte. (n.d.l.r.)

En voie de disparition

Les chrétiens d'Irak

●●● **Jacques Berset**, Fribourg
Journaliste, agence Apic

C'est un fait : toute la population irakienne souffre de la vaste « épuration ethnique » qui sévit dans le pays. Mais les chrétiens sont des cibles particulièrement faciles pour ceux qui appellent à la « guerre sainte » contre les croisés. Cette communauté très minoritaire (3% de la population), présente dans le pays dès les premiers siècles du christianisme, risque d'en disparaître totalement. Et avec elle, le témoignage d'une riche culture et d'une cohabitation multiséculaire.

Depuis l'invasion américaine en Irak (20 mars 2003), quatre millions d'Irakiens ont été chassés de chez eux par des violences qui vont en s'aggravant. La présence américaine a déstructuré l'Irak et attiré de partout, comme un aimant, les militants jihadistes de la nébuleuse fondamentaliste.

La communauté chrétienne est devenue ainsi une cible facile pour les divers groupes armés sunnites ou chiites qui mènent une politique de « purification ethnique » dans les quartiers de Bagdad, de Mossoul ou de Bassora. Les chrétiens locaux sont dénoncés comme des alliés de l'Occident ou des espions à la solde des Etats-Unis. N'ayant pas de tradition de violence et ne disposant d'aucune milice pour se protéger, ils se sentent très vulnérables. Ils sont désormais menacés de disparition accélérée.

Des églises ont été dynamitées, des chrétiens menacés, enlevés, rançonnés. Les assassinats et enlèvements de prêtres par les milices islamistes, notamment par les *Failaq al-Badr*, une mouvance chiite, ont semé peur et méfiance. Ces prêtres ont été battus, torturés et on a essayé de leur faire abjurer leur foi. L'insécurité est telle qu'à Bagdad les lieux de culte chrétiens se sont vidés. Les fidèles ne se rendent plus à la messe le dimanche,

par crainte des attentats et des enlèvements. La peur est omniprésente au sein des familles.

Exode

Aussi depuis l'invasion américaine, qui a balayé la dictature de Saddam Hussein mais qui a surtout précipité le pays dans le chaos et l'anarchie, le nombre des chrétiens vivant entre le Tigre et l'Euphrate a diminué de plus de moitié, selon la nonciature à Bagdad.

Estimés avant l'invasion de 2003 à quelque 650 000 sur une population totale de 26 millions d'habitants (en 1987, les autorités irakiennes recensaient encore 1,4 million de chrétiens), les chrétiens d'Irak ne seraient plus aujourd'hui que 200 à 300 000 fidèles appartenant aux diverses Eglises du pays (voir tableau ci-contre). Les déplacements intérieurs vers les terres plus sûres du Kurdistan, au nord, ou l'émigration vers la Syrie et la Jordanie ont décimé la population chrétienne d'Irak.

Dans certains secteurs, comme Dora, dans la banlieue de Bagdad, les chrétiens sont la cible de groupes fondamentalistes qui se réclament d'al-Qaïda. Quartier mixte à dominante sunnite, Dora est la véritable « porte d'entrée de Bag-

dad » qui donne sur la périphérie et les villes voisines. C'est par-là qu'entrent et sortent les groupes clandestins et les terroristes de tous bords. Ils ont instauré dans ce quartier un prétendu « Etat islamique en Irak » et prélèvent la *jizia*, l'impôt que les jihadistes exigent des non-musulmans vivant en terre d'Islam. Les chrétiens sont sommés de payer jusqu'à 200 dollars par an, soit de quoi subvenir aux besoins d'une famille de six personnes pendant un mois.

Des églises ont été contraintes d'ôter la croix qui ornait leur coupole. Les Sœurs du Sacré-Cœur ont dû abandonner le quartier, tout comme les petites Sœurs de Jésus, de Charles de Foucauld et les dominicaines. Les prêtres ont fait de même. Le 1^{er} juin, on apprenait que des éléments armés s'étaient emparés la veille du couvent de St-Raphaël, le couvent de Sœur Lusía Shammas Markos, une religieuse chaldéenne originaire de Zakho, dans le nord de l'Irak, et qui fait son doctorat à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg. Le séminaire de Dora ainsi que les églises assyriennes ont également été évacués.

« Aujourd'hui Dora est vide de ses prêtres et religieuses et seules sont restées quelques familles chrétiennes qui n'ont pas trouvé d'autre solution », confie Sœur Lusía. « Les gens parlent de Dora en langue arabe comme du "front de combat", c'est dire l'ambiance qui y règne... » Les religieuses sont nombreuses à s'être réfugiées à Ankawa, dans la banlieue chrétienne d'Arbil (Irbil), la métropole de la province kurde, au nord du pays.

Quant à Bassora, elle s'est quasiment vidée de sa petite minorité chrétienne. L'évêque chaldéen de la métropole chiite du sud, Mgr Djibraïl Kassab, se trouve désormais en Australie ! Des magasins

chrétiens ont été attaqués, ceux qui vendent de l'alcool contraints à fermer, tandis que des femmes non voilées ont été agressées.

C'est ainsi que risque de disparaître à jamais de Mésopotamie, cette terre qui a vu naître Abraham, l'une des plus anciennes communautés du Moyen-Orient, après celles de Jérusalem et d'Antioche : l'Eglise chaldéenne.

Aux temps apostoliques

Issue d'une faction de l'Eglise assyrienne d'Orient ralliée à Rome dès le XVI^e siècle, cette Eglise catholique de rite oriental fait remonter ses origines aux temps apostoliques, à saint Thomas l'Apôtre et à ses disciples Mar Addaï et Mar Mari, des siècles avant l'arrivée des premiers musulmans. Des gens venus de la Mésopotamie sont d'ailleurs mentionnés dans les Actes des Apôtres, au jour de la Pentecôte. Située dans une zone d'affrontement entre l'Empire romain et l'Empire perse, cette communauté chrétienne entre le Tigre et l'Euphrate a connu de grandes persécutions et de nombreux martyrs sous les Perses. On peut encore y entendre parler le syriaque ou ancien araméen, qui était la langue du Christ.

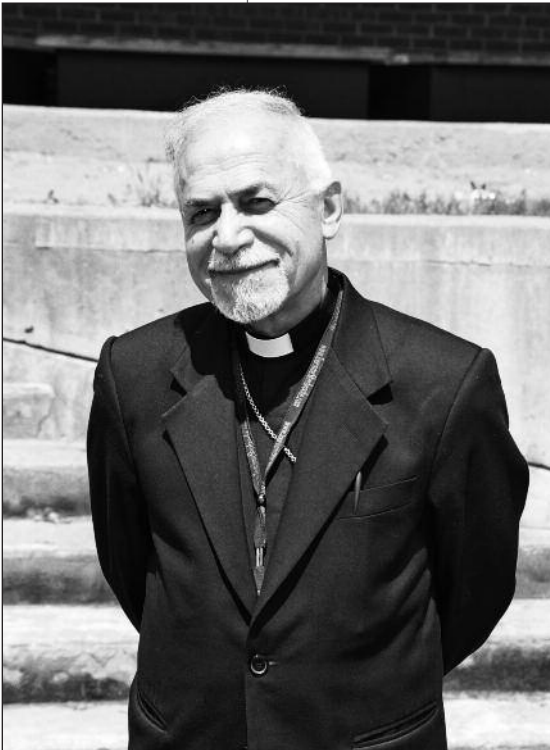
Eglise chaldéenne, catholique de rite oriental	425 000
Eglise syriaque orthodoxe, dite jacobite	70 000
Eglise syriaque catholique unie à Rome	60 000
Eglise arménienne orthodoxe	17 000
Eglises protestantes	6 000
Eglise catholique de rite latin	4 000
Eglise arménienne catholique	3 000
Eglise grecque-orthodoxe de rite byzantin	500
Eglise grecque-catholique melkite	350
Eglise copte orthodoxe	200
Eglise anglicane	200

églises

D'anciennes Eglises chrétiennes orientales sont encore vivantes : la branche assyro-nestorienne et la branche jacobite (syriens orthodoxes monophysites). Les nestoriens devenus catholiques se nomment chaldéens et les jacobites qui se sont rattachés à Rome s'appellent syriens catholiques.

Les nestoriens sont la grande Eglise d'Orient qui, au Moyen Age, a apporté l'Évangile d'Assyrie et de Babylone jusqu'en Chine, en Inde et en Mongolie. Cette Eglise de langue arméenne a même eu un patriarche mongol au XIII^e siècle. Des archéologues allemands ont découvert une église non loin de Bagdad, appelée *Kokhé* (les « cabanes », en langue arméenne), près de l'ancienne capitale parthe Ctésiphon. Elle est datée entre 79 et 117 après J.-C.

Mgr Georges
Casmoussa



Une présence chrétienne de 2000 ans risque donc d'être effacée ? « C'est ce que nous ne voulons ni ne pouvons croire. De mauvais signes nous le font cependant craindre », nous a confié en juin dernier Mgr Basile Georges Casmoussa, chef d'une communauté syrienne composée de quelque 30 000 fidèles concentrés dans la région de Mossoul, à 375 km au nord de Bagdad.¹

A bout

Mgr Casmoussa lui-même fut la proie d'un groupe terroriste : enlevé le soir du 17 janvier 2005 par deux hommes armés au sortir d'une visite pastorale, il fut libéré deux jours après par ses ravisseurs qui avaient l'intention de lui trancher la gorge. Le pape Jean Paul II et d'autres instances gouvernementales étaient intervenus publiquement pour sa libération. Le jour de notre rencontre, il apprenait l'exécution à Mossoul du Père Raghid Ganni et de trois sous-diacres. L'évêque syriaque nous a alors confié l'abattement des chrétiens irakiens restés au pays.

« Nous sommes à bout », écrivait d'ailleurs quelques jours avant sa mort le Père Raghid, né à Mossoul en 1972. Le jeune prêtre avait obtenu un diplôme d'ingénieur en 1993, avant de se rendre à Rome où il avait étudié la théologie œcuménique à l'Université pontificale Saint-Thomas d'Aquin, l'Angelicum, de 1996 à 2003. Il était alors retourné

1 • L'archevêque de Mossoul, âgé de 68 ans, était présent à Sherbrooke (Québec) pour recevoir la Médaille d'or 2007 de l'Union catholique internationale de la presse (UCIP). Cette distinction a été attribuée à la revue chrétienne irakienne *Al-Fikr al-Masîhi* (La pensée chrétienne) dont il fut l'un des fondateurs.

avec enthousiasme dans son pays, avant que l'Irak ne sombre dans un féroce sectarisme confessionnel.

Coordinateur du Conseil des évêques à Ninive (qui comprend des représentants chaldéens, syriens catholiques, syriens orthodoxes, assyriens, arméniens orthodoxes et catholiques), Mgr Cas-moussa n'a cependant pas de chiffres précis au sujet de l'émigration chrétienne. Il estime qu'à Mossoul, près de la moitié d'entre eux ont quitté la ville. « Ils n'ont pas nécessairement émigré à l'étranger, mais ils ont quitté pour les villages chrétiens des alentours, dans la Plaine de Ninive où il y a plus de paix et de tranquillité.² Ils sont partis avec l'espoir de rentrer », insiste-t-il.

Espérance

Cet espoir est-il réaliste ? L'évêque syriaque ne veut pas donner raison à ceux qui pensent qu'il n'y a plus d'avenir pour les chrétiens sur leurs terres en Irak. « Nous ne sommes pas encore au stade de perdre tout espoir, nous avons le ferme pressentiment que c'est un tunnel qui doit avoir une fin. Nous continuons d'avoir des relations normales avec nos voisins musulmans, car ils n'approuvent pas tous les exactions. Ils en sont aussi victimes. Ce calvaire doit avoir une fin. »

Mais comme il n'y a ni justice ni gouvernement stable et fort, c'est le règne des groupuscules qui recrutent souvent

des personnes étrangères aux villes où vivent les chrétiens, voire des militants venant de l'étranger. Les victimes d'attentats et d'enlèvements ne savent pas ce qui se cache derrière cette violence. Les motivations peuvent être très diverses : argent, politique, règlements de comptes personnels, provocations, etc. « Personne ne veut se hasarder à chercher les agresseurs. Aujourd'hui, en Irak, on tue en toute impunité ! Il y a effectivement un climat de peur, voire de terreur dans le pays, mais cette terreur vise tous les citoyens : les musulmans comme les chrétiens ont des victimes... Tout est mêlé. Il y a souvent des groupes qui travaillent pour leur propre intérêt, tout en adoptant un discours militant », relève-t-il. A Mossoul, par exemple, ce sont les Kurdes qui fuient les menaces des groupes terroristes sunnites. Plus à l'est, à Kirkouk, grande ville d'autant plus convoitée qu'elle regorge de pétrole, c'est au tour des Kurdes, après avoir été expulsés par Saddam Hussein, de revendiquer les lieux et d'en chasser les Arabes, qu'ils soient chiïtes ou sunnites. Ils s'en prennent également à la forte communauté turkmène, soutenue par la Turquie. A Bagdad, les quartiers se séparent de plus en plus sur une base communautaire et les minorités sont chassées de quartiers devenant « mono-ethniques ». D'autres minorités sont également victimes du sectarisme et menacées : les Sabéens ou Mandéens ainsi que les Yézidis. L'évêque syriaque se veut malgré tout optimiste : « Parmi les musulmans, il y a beaucoup de gens modérés et raisonnables... » Il pense encore, au nom de l'espérance chrétienne, que chrétiens et musulmans peuvent vivre ensemble.

J. B.

2 • Ils se réfugient à Qaraqosh, un gros bourg syro-catholique, à Qaramles, où vivent des chaldéens, et à Bartalla, fief des fidèles syro-orthodoxes (ou jacobites), sans oublier Tall Kayf, une ville qui compte bien 10 000 chrétiens chaldéens et assyriens, ou Alqosh. Les religieux de Bagdad ou de Mossoul qui ont des couvents dans ces régions vont s'y réfugier. Ils se sont aussi regroupés à Anka-wa, dans la banlieue d'Irbil, au Kurdistan.

L'école bouge : pour aller où ?

La pédagogie de projet

●●● **Michèle Roulet**, Genève
Docteur en sciences de l'éducation

Une nouvelle philosophie éducative s'est développée en Occident à la fin du siècle passé, aboutissant à l'émergence d'une « pédagogie de projet » à l'école. Cet article tente d'analyser les présupposés et les effets de cette pédagogie qui se fonde sur l'utopie d'une démocratie idéale et le pragmatisme à la mode du management.

Depuis presque vingt ans en Europe, au Canada et aux Etats-Unis, se sont développées des politiques éducatives qui mettent l'accent sur la nécessité d'instaurer des collaborations entre les différents acteurs scolaires et sociaux. Ces nouvelles politiques, qui visent une forme de co-éducation entre enseignants, élèves, parents et membres d'associations, ouvrent l'école sur la cité. L'école n'est plus pensée comme un sanctuaire dans lequel les élèves seraient à l'abri des turbulences de la vie et des conflits du monde extérieur, mais comme un lieu ouvert et qui appartiendrait à tous.

L'idée de travail en équipe et son corollaire, les « projets d'école » ou les « projets d'établissement », se sont ainsi imposés dans le monde scolaire. Des résistances se sont toutefois manifestées et les polémiques restent vives.¹

Présentée comme une nouvelle organisation qui « va désormais de soi et constitue une dimension de base de l'exercice du métier d'enseignant »,² la pédagogie de projet a pour but de favoriser l'autonomie des écoles afin d'améliorer la prise en charge des élèves et de lutter contre l'échec scolaire. Inspirée de ce qui se pratique au Canada, cette théorie soutient que les conditions d'apprentissage sont aussi, voire plus importantes, que les contenus. Rédiger collégiale-

ment des projets d'école qui développent des stratégies pédagogiques plus cohérentes et qui tiennent compte du milieu socioculturel des élèves et de leurs besoins est devenu une directive institutionnelle.

A Genève, des aides pour mener à bien ces projets ont été apportées aux écoles primaires : des canevas de projets ont été distribués ; deux jours de formation continue sont accordés annuellement aux écoles ; des postes de responsables d'école ont été ouverts ; les Services didactiques collaborent avec les écoles ; enfin, un groupe d'accompagnement d'une dizaine d'enseignants détachés de leur classe a été créé pour fournir des outils de gestion et un soutien aux équipes pédagogiques.

Cette nouvelle philosophie éducative se nourrit de l'utopie d'une démocratie idéale où le citoyen conscient, lucide et coopératif est censé travailler avec les autres et sur lui-même, pour fonder une

1 • Les exemples et les illustrations sont tirés de l'enseignement primaire public genevois, largement représentatif des évolutions actuelles des systèmes scolaires, et que je connais de l'intérieur.

2 • Propos cité par **B. Favre, J.-M. Jaeggi, F. Osiek**, in *Projet d'école et rénovation de l'enseignement primaire*, Service de la recherche en éducation (SRED), DIP, Cahier 13, Genève 2005, p. 109.

culture commune dans laquelle chacun trouverait son bénéfice. Mais elle s'inspire aussi et surtout du « management » des entreprises et s'inscrit dans une logique économique où les notions d'efficacité et de rendement sont primordiales.

Emprunt à l'économie

D'un pragmatisme anglo-saxon, la pédagogie de projet suit une procédure construite par étapes distinctes et prédéterminées : (1) préparation : cibler le public, le contexte et les conditions matérielles ; (2) naissance du projet : mettre en commun les données et les questionnements, choisir un projet ; (3) clarification : préciser le contenu, le rôle de chacun et rédiger le projet ; (4) mise en œuvre ; (5) présentation des résultats ; (6) analyse de la démarche ; (7) évaluation des effets du projet ; (8) redéfinition d'un nouveau projet.

Ce modèle, où tout paraît évident, appelle cinq considérations. Tout d'abord, en calquant leur modèle de gestion sur le monde des affaires et du « management », les cadres de l'institution scolaire oublient que l'école n'est pas le lieu d'échange de biens de consommation, mais celui d'échange et de transmission générationnelle de biens culturels, de savoirs et de savoir être.

Cet emprunt au monde économique produit des « effets boomerang ».³ Il véhicule une idée positiviste de l'humain et réduit le savoir à des connaissances instrumentales, habilitées à produire l'adhésion de tous. C'est pourquoi, dans cette approche de gouvernance des systèmes scolaires, on n'argumente pas, on

énumère... laissant supposer que l'éducation n'est pas une affaire de choix et de valeurs, mais de faits ou de gestes techniques.

Cette pédagogie, qui se loge dans des procédures techniques, évacue la complexité. Pourtant, sous cette doctrine s'opère en réalité un choix de société. C'est l'avènement de la culture d'entreprise dans laquelle les « managers » dirigent le monde et exercent un contrôle, avec un pouvoir d'autant plus insidieux et tenace qu'il est capté par des experts qui s'affirment comme autorités scientifiques.

En éducation, l'expert se profile déjà à la fin du XIX^e siècle avec la venue dans les écoles de médecins, d'hygiénistes et de psychologues. Mais il s'est institutionnalisé et intronisé avec la mondialisation des échanges et la standardisation des systèmes scolaires. C'est l'expert qui « pilote » les réformes des systèmes scolaires, en usant d'un langage « propre ». On lira, par exemple, sous la plume de l'un d'eux, que le « leadership coopératif vise dans les écoles à renforcer l'*empowerment* des acteurs ». Cette rhétorique, déclinée au nom de la professionnalisation du métier d'enseignant, renforce surtout le pouvoir de l'expert, dont la légitimité croît dans la mesure même où les enseignants sont « dé-possédés » de leur propre autorité et légitimité.

La pédagogie de projet, qui plaide une meilleure qualité de l'enseignement, pose aussi des problèmes méthodologiques. Toute recherche implique des règles épistémologiques pour éviter que les convictions supplantent l'activité réflexive ou biaisent les résultats de l'observation. Or, dans cette pédagogie, ce sont les mêmes qui élaborent un projet, le mettent en œuvre, l'analysent et en évaluent les effets.

3 • Expression de **R. Debray** pour analyser les effets de l'illusion, in *Critique de la raison politique*, Gallimard, Paris 1981.

Ce manque de précaution méthodologique, ajouté au fait que ces projets sont imposés par l'autorité scolaire, produit les effets analysés ci-dessous. Mais notons déjà qu'avec une rédaction collective d'un projet, l'écriture devient un outil utilitaire (répondre à une sollicitation) et perd sa valeur cathartique d'introspection ou de clarification d'une pensée. De plus, par gain de temps ou parce qu'écrire à vingt ou quarante mains est un défi insurmontable, les enseignants se partagent souvent ce travail de rédaction, puis recomposent un texte en « collant » les morceaux de chacun. Ces projets vont évidemment garder quelques traces de leur difficile gestation...

Une culture commune ?

L'idée de travail en équipe, à première vue séduisante, doit également être examinée. Un groupe de personnes exerçant un même métier forme-t-il à priori une équipe ? Que signifie aussi cette notion de « culture commune » intrinsèquement liée à la pédagogie de projet ? Est-elle le produit de confrontations et d'échanges ou, au contraire, un postulat pour former une équipe ? L'obligation institutionnelle de travailler en équipe part en tout cas du présupposé que l'on travaille toujours mieux à plusieurs. A voir ! Car cette idée écarte les dérives que peut engendrer un groupe avec ses phénomènes mimétiques, analysés par René Girard.⁴ Travailler en équipe n'est donc ni un gage de lucidité ni d'ouverture. On peut vite glisser « de l'idéal communautaire au communautarisme ».⁵

Dans cette pédagogie où est convoquée « une culture commune », on ne vise pas vraiment le débat mais on valorise une culture de consensus. Or, dans une culture de consensus, il faut bien se

garder de sortir des lieux communs. Cette position intellectuelle est d'ailleurs merveilleusement illustrée par un propos tenu par un formateur s'adressant à une équipe d'enseignants : « Peu importent les mots, pourvu qu'on se comprenne ! » Cette attitude, qui nous invite à « parler sans nous écouter, pour mieux nous entendre », entraîne une méfiance à l'endroit de l'intellectualité. L'adopter dans le lieu même où l'élève doit construire sa raison et développer son sens critique est discutable !

Il est d'autant plus difficile de mesurer les effets de cette rénovation que les écoles à Genève ne se ressemblent pas (petite/grande - ville/campagne - populations diverses, etc.) et que les enseignants ne forment pas une entité homogène. La qualité des liens entre enseignants, leur unité mentale, leur engagement et adhésion à cette théorie pédagogique, leur capacité à s'organiser, le type de projets engagés sont des variables qui interdisent toute généralisation.

Voici néanmoins quelques effets, ni exhaustifs ni exclusifs. Cette rénovation a secoué l'institution scolaire. Pour certains, positivement, l'institution s'inscrivant ainsi dans la « modernité » et offrant à tous les élèves une formation d'une plus grande qualité. Pour d'autres, au contraire, l'institution s'est enfermée dans des contradictions qui l'ont fragilisée. Question de grille de lecture !

Ainsi certains enseignants considérant que les projets d'école leur permettent de cibler des priorités pédagogiques et d'œuvrer en commun, adoptent bien ce modèle pédagogique. D'autres ne sa-

4 • *La Violence et le sacré*, Grasset, Paris 1972.

5 • **P. Maubant**, « La communauté en éducation : usages, sens et contre-sens », in **J. Houssaye** (Coord. Scient.), *Penser l'éducation. Philosophie de l'éducation et Histoire des idées pédagogiques*, 2004, p. 57.

vent comment se situer à l'égard de l'exhortation paradoxale du « obéis, sois autonome » ! Déstabilisés, ils se plaignent de ne pas avoir les outils nécessaires pour travailler en équipe et demandent à l'institution davantage de soutien (plus de formateurs, de médiateurs, de décharges de temps, etc.). Ces requêtes peuvent être aussi une forme larvée de résistance passive.

D'autres encore, jugeant que les projets d'école sont des instruments de pression et de contrôle sur les enseignants, entrent en résistance. D'autres enfin, pour éviter toute confrontation qui pourrait allonger la durée des séances d'école, éviter des conflits, les mettre en porte-à-faux avec leur hiérarchie ou les exclure du groupe, ont développé des stratégies d'évitement, d'autocensure ou de repli. Ils pratiquent l'art d'être toujours d'accord sans jamais s'engager. Bien des anecdotes illustrent cette « posture » intellectuelle : comme cette équipe qui élabore un dossier d'évaluation, égaré une fois le produit fini. La diversité des réactions montre bien qu'une « culture commune », dans certaines écoles, peut n'être qu'une réalité virtuelle.

Atterrissage de la pensée

Un autre effet, plus inattendu, a été induit par le concept d'« autonomie partielle » des écoles, corollaire à la « pédagogie de projet ». Ce concept, mal compris, a semé des confusions, qui ont rendu la mission de l'inspectrice ou de l'inspecteur (qui valide les projets d'école et leurs suivis) sinon impossible, du moins déli-

cate. Tantôt coercitif, il doit rappeler à une équipe, qui mène son projet en prenant trop de liberté, les limites à ne pas dépasser. Tantôt incitatif au contraire, il doit encourager une autre équipe à entrer en projet pour devenir plus autonome. Rôle de plus en plus ambigu et pas toujours bien accueilli !⁶

Si tout changement politique entraîne toujours des heurts, cette pédagogie de projet a d'autant plus exacerbé les conflits que les penseurs officiels de la rénovation de l'enseignement primaire à Genève n'ont pas su provoquer la pensée. Galvanisés par leur militantisme, ils ont formaté une pensée fossilisée, qui est devenue le discours convenu des « bien-pensants » et des « gens lucides » qui se battent pour une école plus juste... Ce discours normatif et culpabilisant a naturellement augmenté les rivalités et favorisé un climat d'intolérance qui arejailli dans les écoles.

Le dernier effet à signaler est l'aspect chronophage de cette pédagogie sur tous les acteurs scolaires. Les innombrables séances, rédactions et lectures de documents ont un coût au niveau de l'énergie et du temps, qui peut expliquer que des lassitudes s'installent.

Le discours éducatif est une formidable caisse de résonance des débats contemporains. Le processus de fragmentation de la société et le mouvement d'individualisation des mœurs se répercutent sur l'école. Amener plus de concertation, de collaboration entre partenaires éducatifs et développer des liens de confiance est un défi que nos sociétés doivent relever, mais cela ne se fera ni par des décrets ni par des procédures techniques. Car la soumission ne favorise pas la confiance, mais la méfiance de l'Autre, et les évidences court-circuitent tout étonnement.

M. R.

6 • A Genève, la demande persistante des syndicats d'un Cahier des Charges des inspecteurs est révélatrice. Le projet de supprimer cette fonction pour la remplacer par des directeurs d'école, aussi !

Croire et croyances

Un objet d'enseignement de la philosophie ?

●●● **André Sauge**, Genève

Philosophe, enseignant au Collège de Genève

L'organisation actuelle de l'enseignement à Genève permet d'offrir aux élèves des classes terminales des cours en options centrés sur « un objet » de réflexion. André Sauge a proposé un cours intitulé « Croire et les croyances ». Au cœur de la problématique, la notion de confiance. Le point sur cette expérience.

Croire est une opération mentale suffisamment complexe, d'une part, assez chargée d'ambivalence affective, d'autre part, pour mériter quelques heures de réflexion. C'est, semble-t-il, un phénomène universel, au point que l'on entend parler du besoin de croire, voire de l'instinct de croire.¹ Les croyances irréflechies, irraisonnées peuvent conduire à des attitudes si dangereuses pour soi (suicides collectifs) ou pour les autres (fanatisme) que les soumettre à un examen à tête reposée, dans un espace social à fonction pacificatrice des passions - j'entends, celui de l'école - peut être considéré comme une prévention thérapeutique bienvenue.

Si les placebos sont efficaces, pourquoi un examen réfléchi, permettant de décomposer un mécanisme en ses ultimes éléments, ne le serait-il pas ? Or, très vite, je me suis aperçu qu'il en va des croyances comme des névroses, selon ce que constatait Freud : il ne suffit pas de reconnaître intellectuellement les raisons d'un comportement obsessionnel, par exemple, pour que le nœud névrotique se dissolve comme par magie, automatiquement et sans retard ; au moment même de la reconnaissance intellectuelle se manifeste une résistance qui la neutralise.²

Sur quelque 180 élèves de terminale dans le collège, 13 avaient choisi l'option complémentaire en philosophie ; or, l'expé-

rience achevée, j'ai le sentiment de n'avoir jamais su à quelle demande de savoir je m'adressais.

Il me semble qu'une forte majorité des jeunes, dans un espace urbain comme celui de Genève aujourd'hui, sont agnostiques ; ils n'aiment pas entendre parler de Dieu, encore moins, je crois (!), de christianisme. Sur ce dernier, les ignorances ou, ce qui ne vaut pas mieux, les préjugés défavorables sont crasses. Parmi mes élèves, je n'ai jamais pu savoir exactement lesquels étaient encore liés, par leur famille, au christianisme ; un seul a clairement laissé entendre son appartenance à un milieu probablement traditionaliste.

Si, devant un tel groupe, je démonte la « foi » religieuse, je ne heurte guère les sensibilités ; si je démonte « les croyances », il y a comme un malaise flottant dans l'atmosphère. Je touche moins à la sphère privée des opinions qu'à de l'intime. Une croyance est un acte confusément intellectuel, ce qui fait adhérer à elle relève de l'affectif.

1 • Parler d'instinct à propos de l'homme manque totalement de rigueur ; reste que dans les années '80, un psychiatre a élaboré un ouvrage autour de cette notion. Cf. **Fursay-Fusswerk Joseph**, *La chute des idoles*, Privat, Toulouse 1986, 278 p.

2 • Cf. **S. Freud**, *Gesammelte Werke. Werke aus den Jahren 1925-1931*, Londres 1948, « Die Verneinung », pp. 11-15.

Après un constat, à l'appui de Guillebaud,³ de la crise actuelle des croyances (désaffection de la religiosité traditionnelle en Europe, écroulement de l'idéologie communiste, bricolage de croyances personnelles, fascination par l'irrationnel), ma première préoccupation a été de conduire les élèves à bien distinguer entre l'acte de croire, en tant qu'opération intellectuelle ou engagement affectif, et la foi. J'ai donc procédé en trois étapes : l'engagement quotidien ; les croyances ; un nouvel objet tabou, la foi.

Un acte de confiance

L'être humain est engagé dans son rapport aux choses et aux autres. Il adhère à lui-même et, par là, il adhère aux choses et aux autres. Le détachement n'est pas une attitude primitive ; il peut résulter d'un défaut d'attachement parental. Le premier lien de confiance de l'individu devenant adulte est à lui-même, à partir de l'expérience de l'empreinte.⁴ L'autre, l'adulte, à un moment donné de mon existence, celui où j'ai commencé à m'émanciper de lui, m'a confié à moi-même à partir de la confiance qu'il se

faisait à lui-même. Il m'a inconsciemment instruit de la manière de m'y prendre avec le réel. Je porte en moi l'empreinte de la façon dont l'autre (maternel, proche, paternel) se rapportait à l'autre et aux choses en se faisant confiance.

Le rapport fondamental au monde n'est pas celui de la contemplation objective, ni celui de la jouissance esthétique détachée du besoin : il est un rapport de confiance. Ce serait se méprendre toutefois que d'en déduire que croire est un besoin fondamental : c'est le support de toutes mes mises en rapport, avec moi, avec l'autre, avec les choses. Croire, à ce premier niveau, est un don qui nous vient de l'autre.⁵

Avec les élèves, ce point paraissait acquis : on ne peut pas ne pas croire. Il vaut mieux, même, croire en soi. Quelque chose, toutefois, me retenait de l'affirmer aussi franchement. J'avais le sentiment que cela pouvait constituer un aveu, comme une brèche dans laquelle allaient se précipiter toutes sortes de croyances fantaisistes, aussi éloignées que possible des croyances religieuses traditionnelles dans notre culture. Je sentais que l'on désirait que je justifie l'idée qu'il existe chez les êtres humains une aspiration légitime à la croyance en tant que tromperie librement consentie. On voudrait que la fantaisie des croyances soit nécessaire : elle rendrait l'existence vivable.

Voici donc une seconde problématique, non plus celle du « croire » dans la vie quotidienne, mais celle des croyances, au sens de ce à quoi nous adhérons avec la conscience, plus ou moins vague, que nous pourrions être victimes d'une illusion. A ce niveau, l'affectivité joue le rôle principal.

3 • **J.-C. Guillebaud**, *La Force de conviction : à quoi pouvons-nous croire ?* Seuil, Paris 2005, 394 p.

4 • Cf. **B. Cyrulnik**, *Sous le signe du lien. Une histoire naturelle de l'attachement*, Hachette, Paris 1998, pp. 181 sqq.

5 • Les psychosociologues ont introduit une distinction entre croyances internes et croyances externes (cf. **Jean-Léon Beauvois**, **Nicole Dubois**, « Croyances internes et croyances externes », in *Psychologie sociale des relations à autrui*, sous la direction de Moscovici Serge, Nathan, Paris 1994). Dans le premier cas, l'individu pense jouer un rôle dans la causalité de ce qui lui arrive, dans le second cas, ce qui arrive relève d'une causalité externe. Pour réussir, il vaut mieux, paraît-il, appartenir à l'ensemble des « croyances internes ».

Croyances et duperies

Une des expériences du cours qui a le mieux retenu l'attention des élèves est la suivante : j'ai fait état d'un article d'un écrivain, à qui il était arrivé d'être animateur d'ateliers de créativité dans une institution hospitalière. A l'occasion de l'une de ses expériences, il a été congédié. Il proposait à des convalescentes de poser nues, étoffant sa demande de la promesse qu'il ferait d'elles des « sirènes » (en publiant leur photo dans un recueil de poèmes sur le thème de la « sirène »). L'auteur défend son point de vue en expliquant qu'il offrait à ces femmes de « l'extra-ordinaire ». Il leur offrait un objet de croyance qui leur donnait le sentiment, en même temps que l'illusion, mais une illusion « consentie », d'échapper à la grisaille de leur existence et d'avoir enfin une image positive d'elles-mêmes. L'expérience m'a permis de décomposer devant les élèves un mécanisme qui joue un rôle central dans toute croyance, au sens défini ci-dessus. Celle-ci est une manipulation par un sujet (disposant d'une compétence singulière qui suscite un attrait sur le profane ; il peut être artiste, guérisseur, médecin ou, pourquoi pas, rabbin, imam, pasteur ou prêtre, ajoutons, psychologue ou endocrinologue, etc.) sur un autre sujet frustré, malheureux, victime d'échecs, etc. La manipulation consiste en une promesse, tenue de manière équivoque. La réalisation pleine et entière en est constamment différée, mais de telle sorte que le sujet du manque ne doute pas de sa réalisation future étant donné un certain sentiment de plaisir qui lui a été procuré. Une croyance est un acte de foi (un acte de confiance) dégradé, voire perverti : elle consiste nécessairement à détourner quelqu'un de soi, de la confiance qu'il est invité à mettre en soi, en suscitant l'illusion que la solution ultime à

ses problèmes réside dans la détention d'un objet chargé de puissance magique (ce peut même être l'amour de Dieu, par exemple) : il suffit que votre photo de nu paraisse dans un recueil de textes ayant pour thème les sirènes pour vous transformer en sirène.

Toute croyance requiert donc une attitude critique (les élèves voulaient bien l'admettre). Je serai personnellement enclin à penser qu'aucune croyance ne peut échapper au soupçon d'une tromperie, à laquelle le croyant est le premier intéressé. Le mécanisme de la duperie est si subtil qu'on le reconnaît aisément quand l'autre en est victime, mais que la victime, elle, ne s'en aperçoit pas. On peut même jouer à l'esprit fort et être joué par une ou des croyances dans le moment même où l'on pense s'en jouer.

Le désir de croire

Suggérer cela, c'est soulever l'incrédulité. Les jeunes vous assurent qu'ils peuvent participer par pur jeu à une séance de tables tournantes. Si vous leur expliquez que la table qu'ils ont vu tourner était une illusion, ils ne peuvent le croire. Pour l'admettre, il faudrait qu'ils reconnaissent qu'ils ont éprouvé le besoin d'assister à une séance par envie d'y croire. Toute la réalité de la croyance est dans ce désir de croire.

Derrière toute adhésion à des croyances, il y a une fuite devant l'angoisse de l'effondrement de soi et du monde, angoisse qui est, de façon primordiale, au fond de toute relation de confiance à soi. Lorsque j'examinais le phénomène sous l'angle politique (l'adhésion de masse au chef, la confiance crispée en telle idéologie, libérale ou marxiste) ou moral (le pharisaïsme ou le puritanisme, par exemple), je ne soulevais pas de résistance : les jeunes deviennent étrangers aux

idéologies développées dans un discours suivi, apparemment étayé par des arguments.

Dès que l'acte de croire se fixe à un objet (une croyance) censé lui fournir une assurance tous risques, il se dégrade. On veut bien l'admettre s'il s'agit d'une croyance religieuse. Mais les réticences apparaissent à partir du moment où l'on suggère qu'adhérer au système des valeurs actuellement triomphantes (l'individualisme, la légitimité de la recherche du bonheur dans le bien-être matériel), c'est être victime d'une illusion plus subtile, peut-être, et plus efficace que ne peuvent en susciter les croyances religieuses, qui ont le mérite d'apparaître en tant que telles.

Pacte social

J'aboutis, dans mon parcours, au moment de devoir dire l'essentiel, à l'impossibilité soit de le dire soit de le faire entendre. Nous sommes en quête d'un pacte social (c'est sur ce constat que Guillebaud achève son ouvrage), d'un acte de foi, et nous sommes dans l'impossibilité d'en donner la formule *chrétienne*, parce que la laïcité a eu pour effet de transformer en tabou la question de ce qui fonde nos solidarités. Cela a été la fonction de toute religion d'être le ciment du pacte social dans les sociétés traditionnelles, jusqu'à la Réforme (qui, à mes yeux, a coïncidé avec une crise des fondements du pacte social).

Jamais le pacte du bonheur n'est capable de solidariser des individus. Et pourtant, il en est comme si c'était le cas.

A cet instant du discours, soit les élèves m'écoutent sans m'entendre, soit leur attention est définitivement ailleurs. Soit donc ils ne refusent pas d'emblée d'être dérangés, mais c'est comme si ce qui est dit est inaudible (ne faut-il pas être insensé pour contester que la recherche du bonheur puisse être la maxime de toutes nos conduites ?), soit ils refusent d'être dérangés (pourquoi cette histoire de pacte social ? serait-ce pour introduire, par la bande, la question de la foi ?⁶).

La machine, en gros, tourne ; elle est assez bien agencée pour permettre à une minorité de repus de trouver bon qu'une majorité d'insatisfaits n'aspirent à rien d'autre qu'à être, eux aussi, un jour repus. Vous voulez un pacte social fondé sur un acte de foi ? Alors, dites qu'Allah est le seul Dieu et que Mohammed est son prophète. Soumettez les masses. Ne venez pas nous importuner avec votre foi en la résurrection. La machine sociale a besoin de propositions univoques, pas d'injonctions paradoxales qui conduisent les individus au devant d'eux-mêmes comme un risque à prendre ou aux dérélictions de l'angoisse. (Oui, je sais, il est improbable que les élèves se soient exprimés de cette façon : j'essaie de rendre compte d'un certain ahurissement, le leur ou le mien, je ne sais...)

Il faut se rendre à l'évidence : il se pourrait bien que ce soit aussi une illusion que de croire qu'un discours argumenté est capable de modifier une vision du monde dans laquelle un individu s'est niché comme en un fauteuil d'où il regarderait *des Chiffres et des Lettres* nés du hasard, mais qu'il est toujours un magicien pour rendre signifiants.

A. S.

6 • D'une certaine manière, je l'ai bien introduite par la bande puisque je suis allé chercher mes formules auprès d'Edmond Ortigues ("Foi", in *Encyclopaedia Universalis*), de Michel de Certeau (*La faiblesse de croire*, Seuil, Paris 1987) et de Jacques Derrida (*Foi et savoir*, Seuil, Paris 2001).

Le bijou du Saint Père

Joseph Ratzinger, alias Benoît XVI, comme l'indique sobrement la couverture, a écrit un livre intitulé *Jésus de Nazareth*, édité dans sa version française chez Flammarion, Paris (voir choisir n° 571/572, juillet-août 2007, p. 46). Ici, il ne sera question que d'un seul et bref paragraphe extrait de l'avant-propos que l'on peut considérer comme un véritable bijou (ou comme une pierre d'achoppement, c'est selon). Il vaut la peine d'être cité intégralement, tant sa charge est lourde : « Il est clair que je n'ai pas besoin de dire expressément que ce livre n'est en aucune manière un acte du magistère, mais uniquement l'expression de ma quête personnelle de la "face du Seigneur" (cf. Ps 26 [27],8). Aussi, chacun est-il libre de me contredire. Je prie simplement les lectrices et les lecteurs de me faire le crédit de la bienveillance sans lequel il n'y a pas de compréhension possible » (p. 19). Au-delà des questions de syntaxes, dues peut-être à une formulation allemande difficilement traduisible, ces trois petites phrases ont une portée qui dépasse largement le sujet du livre. Ils ouvrent un débat sur l'image même que nous avons du chef de l'Église catholique romaine.

Plusieurs commentaires ne s'y trompent pas d'ailleurs. L'envoyée spéciale permanente du journal *La Croix*, dans un article consacré précisément à la problématique d'un livre écrit par un pape, estime que l'engagement de ce dernier dans le débat théologique « pose le problème du statut de l'ouvrage » (16.04.07). C'est peut-être moins le statut du livre que la qualité de son auteur qui peut faire problème, comme le note le cardinal Martini, archevêque émérite de Milan. Il conclut : « ... nous pensons qu'il ne sera pas facile pour un catholique de contredire ce qui est écrit dans ce livre » (*La Croix*, 01.06.07).

La question est donc la suivante : à partir du moment où l'on devient pape, doit-on s'abstenir de prendre personnellement position ? Faut-il rester au-dessus

de la mêlée et ne pas influencer le débat ? Il semble que Joseph Ratzinger ait déjà tranché intérieurement cette question en posant comme condition à sa nomination à la tête de la Congrégation pour la doctrine de la foi la possibilité pour lui de continuer à écrire, quitte à courir le risque d'être taxé de juge et partie (*La Croix*, 16.04.07). En tant que Benoît XVI, le pape n'entend pas se priver de donner son opinion personnelle et il nous renvoie la balle, avec une franchise et une droiture totalement désarmante : « Aussi, chacun est-il libre de me contredire. »

Qu'il soit peut-être difficile pour un catholique, fût-il professeur d'université, de contredire le pape est donc un problème qui ne regarde plus celui-ci, dès lors qu'il établit clairement la distinction entre le représentant du magistère et le théologien. Ce problème regarde le lecteur que nous sommes.

La difficulté n'a pas toujours existé. Le cas d'école est celui de Paul qui reproche durement à Pierre ses tentatives diplomatiques (*Ga* 2,14). En réalité, c'est surtout à partir de la rentrée triomphale à Rome de Pie VII, après sa déportation par Napoléon, que la papauté a concentré sur elle tous les regards et les espoirs. Elle était considérée à l'époque comme le seul moyen de faire barrage aux Lumières et à ce que l'on considérait comme l'impiété des idéaux de la Révolution française. Ce que certains qualifient un peu abruptement de « papolâtrie » n'a cessé de s'amplifier depuis. Aujourd'hui, une prise de position qui émane du successeur de saint Pierre est souvent considérée comme sacrée et nécessairement belle. Certes, il ne peut en être autrement si le pape est choisi par le Saint-Esprit, comme on a pu récemment l'entendre à Genève au cours d'une homélie.

Le petit paragraphe de Benoît XVI, cité ci-dessus, est un signal très net cherchant à mettre un terme à cette vision étouffante tant pour le pape que pour nous. C'est aussi une mise en garde contre nous-même. Il faut lui en être profondément reconnaissant.

Dominique Haenni
Genève

Passions romantiques

cinéma

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Deux romans français du XIX^e siècle, adaptés en deux films récents ; deux drames flamboyants et romantiques ; deux passions, l'une retenue, dont le tragique vient de cet inaccomplissement, l'autre assouvie, et par là même apportant avec elle la servitude.

Balzac a écrit *La duchesse de Langeais* en 1833 ; il avait en effet prévu de lui donner le titre étrange que Rivette a retenu, sans doute pour se distancer de l'adaptation faite par Jean Giraudoux en 1942 pour le film de Jacques de Baroncelli. *Ne touchez pas la hache* est une allusion sibylline à une remarque faite à un visiteur à Londres, tenté de toucher à la hache qui avait décapité le roi Charles I^{er}. Elle symboliserait le danger que la monarchie ou l'aristocratie court en s'éloignant du peuple et de la nation.

Le film est donc fondé sur l'idée de distance mal comprise. Balzac, légitimiste, constate, quelques années après la chute de la monarchie des Bourbons, que cet échec de la Restauration est largement dû à l'isolement de l'aristocratie confinée dans le Faubourg Saint-Germain à Paris, se complaisant dans les « souvenirs historiques » au lieu d'être vivifiée par les forces réelles du pays. Cette analyse politique va être illustrée par le roman d'une passion. N'oublions pas que cette année 1833 est celle de l'échec galant de Balzac, bien roturier en dépit de la particule arborée par sa mère, auprès

de la marquise de Castries qu'il courtise. Elle est aussi le moment de sa rencontre avec une aristocrate polonaise, le grand amour de sa vie, Eve Hanska, qu'il finira par épouser quinze ans plus tard.

Allers et retours

En 1818, trois ans après le retour des Bourbons, la duchesse de Langeais rencontre un soir, à un bal, le général de Montriveau, fils d'un officier noble mais républicain et lui-même bonapartiste. Cette femme belle et charmante est en fait délaissée par son mari que ni le roman ni le film ne font apparaître. Par une savante mise en scène, elle va provoquer l'amour de cet homme, un peu rude, taiturne, pas trop enclin aux mondanités et aux calculs dont s'enchantent les salons. Mais l'aguicheuse duchesse se réfugie derrière des scrupules moraux et religieux que sa coquetterie dément. Montriveau décide de l'enlever pour lui faire comprendre la profondeur de son amour, ou du moins de son désir, et pour la punir en fait de s'être jouée de lui.

C'est alors que la situation se renverse : la duchesse de Langeais se compromet pour Montriveau qui ne vient plus chez elle et ne répond pas davantage à ses lettres enflammées. Par un malentendu presque trivial, l'ultime rendez-vous est raté, et la duchesse, se croyant rejetée pour toujours, se retire dans un monastère. Montriveau n'aura de cesse de la

Ne touchez pas la hache,
de Jacques Rivette

découvrir et de l'enlever une nouvelle fois, pour de bon, avec l'aide de la société secrète à laquelle il appartient, mais ce sera trop tard.

L'intrigue ne manque pas de rebondissements, qui ne font que mieux séparer deux êtres qui s'aiment. Pour transcrire cela au cinéma, il fallait le talent de Rivette, son instinct artistique et surtout le choix des acteurs, dont on comprend vite que le film a été conçu pour eux : Jeanne Balibar, dont la voix enchantresse abrite une constante hésitation, presque un sanglot, et Guillaume Depardieu, dont la claudication qui est la sienne donne une vérité à son personnage de guerrier sans repos.

Il fallait oser adopter un style austère, dans ce découpage abrupt qu'on trouve dans ses autres œuvres, *haché*, comme le suggère le titre, apte à déranger le spectateur et à le dérouter. Le film devrait lui faire comprendre, ou plutôt pressentir, que la passion amoureuse n'a ici rien de mièvre, mais qu'elle cache un affrontement politique, social, moral, religieux peut-être, et qu'elle dépasse les protagonistes, comme la mort qui tranche leur sort.

Dépendance sexuelle

Jules Barbey d'Aureville a écrit *Une vieille maîtresse* en 1851, mais l'action se passe en 1835, également dans les salons du Faubourg Saint-Germain. Catherine Breillat a adapté ce roman en l'illustrant avec faste. La marquise de Flers, qui a bien connu le XVIII^e siècle, qu'elle regrette, a décidé de marier sa petite-fille Hermangarde, belle, sage et innocente, au jeune Ryno de Marigny, dont la réputation de libertin n'est plus à faire, mais qu'elle estime assez sincèrement amoureux pour faire un bon mari. Voilà pourtant qu'on vient la pré-

venir : cet homme a pour maîtresse une femme plus âgée que lui, une Espagnole, au nom improbable de Vellini. Elle n'est pas jolie, selon les critères du jour, et de naissance mêlée : fille « d'une duchesse et d'un torero » !

La grand-mère convoque le jeune homme et le somme de s'expliquer. Il raconte l'emprise que la Vellini a sur lui, alors même que leurs premières rencontres avaient été houleuses, voire haineuses. Nous comprenons vite (les images du film sont explicites) que cette dépendance de Ryno est sexuelle. Bien sûr, cet adjectif n'est pas utilisé par Barbey d'Aureville qui préfère le terme de « volupté ».

Or le jeune homme assure, promet, et prouve en ne voyant plus sa maîtresse, que cette liaison est terminée et qu'il peut se consacrer à son amour véritable pour Hermangarde, qui ne se doute de rien. Le mariage a donc lieu. Les passages du Nouveau Testament qu'on nous fait entendre à cette occasion, totalement inutiles et coupés de leur contexte, apparaissent comme une moquerie antireligieuse qui n'a rien à faire avec l'intrigue. Mais la Vellini se fait voir à la tribune de la chapelle, muette menace pour l'avenir.

La seconde partie du film se déroule à la campagne, dans ce Cotentin cher à l'auteur normand. Dans un manoir que battent les flots, Ryno et Hermangarde filent le parfait amour sous les yeux attendris de leur grand-mère. Promenades le long de la mer et à travers les landes, gestes tendres et attentionnés. Hermangarde est bientôt enceinte.

Mais voilà qu'après quelques mois de répit, la Vellini vient s'installer non loin du manoir et sa présence, redoutée et même détestée, redevient obsédante pour le jeune homme retombant bientôt dans la volupté qu'elle sait lui procurer. Il reviendra repentant vers celle

Une vieille maîtresse,
de Catherine Breillat

qu'il aime, mais sobrement le film nous apprend à la fin qu'il devra se séparer de sa femme car « elle ne le croit plus ». Comme pour le film de Rivette, l'adaptation de Catherine Breillat repose sur le choix des acteurs : Asia Argento joue la Vellini hystérique et enjôleuse, et un jeune acteur à la beauté à la fois sensuelle et morbide, Fu'ad Ait Aattou, donne à Ryno sa fragilité envoûtée. La mise en scène accentue, en la visualisant, la symbolique du sang, bien présente dans le roman de Barbey, qui exprime l'espèce de parenté infernale liant la vieille maîtresse à son jeune amant, à la limite du vampirisme.

A la différence de l'adaptation de Balzac, plus proche du néo-classique, ce film déploie le récit dans les extrêmes, témoignant comment, en vingt ans, le romantisme a changé de registre dans une surabondance de couleurs et de tragédies. Il y a dans ce contraste même une intelligence de l'histoire sociale et culturelle de la France.

Evolution des mœurs

Les deux œuvres ont en commun d'ailleurs une méditation sur le changement qui s'est opéré dans les mœurs au XIX^e siècle. Elle est assurée par quelques personnages plus âgés, aristocrates qui ont traversé les épreuves de la Révolution française et qui jouent un rôle actif dans l'intrigue. Le vidame de Poitiers pour Balzac, le vicomte de Prosnay et la marquise de Flers dont nous avons parlé pour Barbey. Revenus de bien des choses, entre le scepticisme et l'humour, ils commentent le temps qui passe, les événements qui nous sont narrés, sans les prendre trop au sérieux. Gens du siècle des Lumières, ils s'étonnent de ces passions romanti-

ques et s'en scandalisent un peu. De leur temps, voyez-vous, on n'attachait pas tant d'importance ni aux sentiments ni même aux autres plaisirs plus charnels. Tout en étant très libre, on cantonnait les uns et les autres dans la sphère du privé et de l'intime pour se livrer aux joies de l'esprit et de la conversation.

Au fond, les deux films font bien sentir, par une adaptation profonde de deux romans du XIX^e siècle, le passage d'une époque définitivement révolue à celle de la mise en scène romantique des passions et des sentiments. Par le goût du spectacle, et particulièrement celui de la sexualité, qui caractérise notre temps, nous sommes encore les héritiers d'un romantisme qui s'exhibe.

G.-Th. B.

La Vellini et Ryno



La forêt du Mal

Marcel Proust

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Evelyne Bloch-Dano,
Madame Proust,
Grasset, Paris 2004,
382 p.

Luzius Keller,
Marcel Proust,
*La Fabrique de
Combray*, Zoé,
Carouge 2006, 140 p.

Lina Lachgar,
Vous, Marcel Proust.
*Journal imaginaire de
Céleste Albaret*,
La Différence,
Paris 2007, 158 p.

Une âme d'enfant de dix ans et l'expérience d'un homme devenu cruel. L'œuvre de Marcel Proust est celle d'un enfant monstrueux qui voit la vie comme un grand livre de contes, avec d'un côté les bons et de l'autre les méchants.

Les bonnes fées : Françoise, la servante ; sa mère et sa grand-mère qu'il adore ; la petite Gilberte Swann dont il fait la connaissance au jardin des Champs-Élysées où il allait jouer enfant, conduit par sa bonne, et qu'il retrouve à Combray ; Saint-Loup, quand il n'est encore qu'un jeune officier en garnison qui vient lui porter son manteau dans un grand restaurant afin qu'il n'attrape pas froid, en escaladant chaises et banquettes, avant que, l'âge venant et son hérédité se précisant, il ne bascule lui aussi dans le vice ; Oriane, la fée de la drôlerie, de l'insolence et de la fantaisie, l'épouse trompée qui le sait et en plaisante, jusqu'au jour où l'on apprend, au détour d'une ligne au bas d'une page, qu'elle a eu des tas d'amants, mais dont le narrateur ne nous dira jamais rien.

De l'autre côté : Odette de Crécy, la demi-mondaine, la femme de mauvaise vie, la femme entreprenante qui couche avec tous les hommes et leur fait souffrir les tortures de la jalousie ; la diablesse Madame Verdurin, qui règne sur son petit clan d'habitues comme Lucifer sur ses anges damnés ; le Baron maudit ; Morel, le musicien infernal, et bien d'autres.

Cette œuvre n'est donc pas dénuée de morale, au contraire. Mais cette morale est celle d'un enfant de dix ans dont la pureté ne pardonne pas l'impureté du monde et de l'homme qui y vit, qui s'en accommode et y satisfait ses vices. Enfant qui a ses dieux lares et familiaux, qui croit en un paradis, mais qui se perd à la fin de l'enfance pour ne jamais se retrouver.

Proust ne croyait ni à l'amour ni à l'amitié, et pensait comme Baudelaire que faire l'amour, c'était faire le mal. Le fait d'être homosexuel et de devoir le cacher, surtout aux yeux de sa mère, renforçait évidemment cette croyance. Il faut voir avec quelle force et quelle colère il reprenait Gide à ce propos ! Gide voulait faire sortir le sodomite de son ghetto ; Proust voulait l'y maintenir et le lui rendre si possible encore plus étouffant. Il ne se voyait pas autrement que coupable et criminel.

Aimant, anxieux et dévoré par un masochisme qui le fait payer de sa mort la réussite de son œuvre, Proust était tourmenté par des angoisses qui touchent au sadisme, comme lorsqu'il demande qu'on lui apporte un rat vivant qu'on pique devant lui avec des épingles de chapeau. Angoisses qui ont révélé dans ses livres des cavernes de brigands de chair d'où retentissent encore à nos oreilles les chaînes du baron Charlus, lieux de féerie et de damnation dans lesquels Jupien fait figure de Prince Sérénissime des enfers.

Sous les doigts de cet être des grandes profondeurs terribles, la littérature, sous son œil d'entomologiste, perd beaucoup de cette frivolité un peu oratoire et agaçante qu'elle avait encore chez Chateaubriand, surtout quand il nous parle du néant de l'homme. Proust nous parle avec un autre sérieux des intermittences du cœur et des tourments des amants jaloux. Il en parle avec tout le sérieux du savant d'autrefois, du savant élevé par une mère sévère et rigoriste, qui lui a légué son sens moral, son sens du devoir, un sérieux quasi janséniste. C'est ainsi que le peintre du monde, c'est-à-dire de l'enfer, est le moins frivole des romanciers.

La connaissance du mal

La littérature habite tantôt le camp du mal et du malheur et tantôt celui du bien, comme les dieux d'Homère. C'est ce qui fait sa richesse et sa supériorité sur la philosophie qui, elle, est ligotée au bien comme un martyr à son poteau d'exécution. La littérature habite des jardins enchantés où poussent des fleurs vénéneuses aux parfums entêtants et où ne pénètrent que des enfants bien élevés, doux et sages, irrésistiblement attirés vers ce qu'il y a de dur, de cruel, de malheureux et de criminel. Ils ont le goût de se perdre, car ils ont été trop bien choyés par des parents aimants, bons et sévères. En effet, seul le pur et le doux ressent l'attrait de l'impur et du vil. Les êtres naturellement mauvais et criminels sont innocents de leur cruauté et de leur méchanceté ; ils ne savent pas qu'en faisant le mal, ils font pleurer les anges et souffrir leurs parents et qu'ils prostituent l'innocence et la vertu au vice.

Proust savait tout cela. Il parle essentiellement dans son œuvre du mal et du péché dont un adolescent prend cons-

science au sortir de l'enfance, et de la dégradation des êtres, tant des corps que des âmes. Il oppose radicalement ce qu'il appelle le monde inhumain du plaisir, aux paradis de sensations longtemps innocents de l'enfance et de la loi morale dictée par sa mère, avant l'éveil de la conscience et de la faute, comme si, pour reprendre les termes de saint Paul, avec la loi était venu le péché.

Proust a écrit des livres immobiles, sans véritable sujet, sans véritable histoire, avec pour principaux événements le passage du temps et les déformations et les révélations qu'il produit chez ses personnages, déformations et révolutions que l'on peut considérer comme autant de châtiments. Mais il a su créer des personnages, contrairement à son contemporain Joyce. Son roman-fleuve est le fleuve héraclitien du Temps. Et il a été le chroniqueur d'une époque et d'un monde, tout en faisant de la souffrance l'instrument de connaissance privilégié du cœur humain.

Il a peint des hommes oisifs - Swann, le narrateur, Saint-Loup, Charlus - que rien, aucun travail ou ambition mondaine, désir de pouvoir, d'argent ou de gloire comme chez Balzac, ne peut détourner des tourments de l'amour jaloux. Le divertissement que Pascal reprochait à l'homme, le héros proustien, atteint du mal d'aimer, en est, pour son malheur et sa damnation, tout simplement incapable. Mais pour sa félicité aussi.

Les héros de Proust ne sont pas des séducteurs. Ils sont le contraire de Don Juan. Proust nous dit que l'amour du jaloux lui ouvre la porte sur des tavernes d'Ali Baba de tortures et de souffrances qui ne peuvent que lui profiter. Souffrir par une femme est ce qui peut nous arriver de plus enviable, car cette douleur nous arrache aux plaisirs futiles de la société, de la conversation et

de l'amitié au milieu desquels notre âme béatement, grassement, bourgeoisement s'assoupissait.

Les femmes, objets du désir du narrateur, sont deux fois cachées dans cette forêt du Mal qu'est l'œuvre de Proust. Une première fois parce que le narrateur va souvent les chercher dans un milieu social inférieur au sien (le seul genre de femmes qui excite son désir), lavandières, ouvrières qu'il a d'abord associées à un paysage, un tableau (Odette vue par Swann comme un Botticelli fatigué et défraîchi - ses pauvres joues font pitié au lecteur chaque fois que l'auteur en parle). Et une deuxième fois parce qu'il les séquestre chez lui et en fait ses captives, ne les montrant pas, ne les sortant pas, les faisant surveiller de peur que les hommes les regardent ou qu'elles regardent des hommes.

Ainsi aimer, pour les personnages masculins de Proust, c'est faire d'un être, qui en soit n'a aucune valeur particulière, une divinité ou une idole dont on devient l'esclave, au point de renoncer à toute dignité, tout respect, toute décence, tout honneur et toute estime de soi. L'être aimé n'est aimé et n'existe pour celui qui l'aime que pour autant que celui-ci souffre par lui. S'il cesse de souffrir, il cesse aussitôt d'aimer. Il est le support de qualités esthétiques, bien plus que morales, que lui attribue l'imagination amoureuse de l'amant ensorcelé. Un amant n'aime pas sa maîtresse parce qu'elle est jolie ou spirituelle. Il la trouve jolie et spirituelle parce qu'elle est sa maîtresse. De toute façon, les femmes, un tant soit peu intellectuelles, ne peuvent exciter son désir ou intéresser son intelligence.

Le narrateur s'imagine que sa maîtresse le trompe, couche avec d'autres hommes ou d'autres femmes. Il a cette phrase qui revient fréquemment sous sa plume : elle fait le Mal. Non seulement parce qu'elle le trompe, mais parce que pour Proust

faire l'amour, c'est faire le mal, la cruauté étant liée au plaisir sexuel ; la cruauté ainsi qu'une espèce d'avilissement. Cet acte-là chez Proust est presque toujours attaché au blasphème. M^{lle} Vinteuil crache sur le portrait de son père avant de s'abandonner au plaisir avec sa complice. C'est l'auteur lui-même qui a une conscience aiguë d'humilier sa mère chaque fois qu'il désire une femme ou qu'il couche avec elle. Il se sent même doublement coupable du fait de son uranisme, qu'il voit et tient à voir comme une malédiction. L'homosexualité est une chose de la nuit et du secret qui ne doit respirer que dans la réprobation et la clandestinité. Les toutes premières pages de *Sodome et Gomorrhe* sont assez explicites sur ce point !

Un chemin mental

Proust, comme nul autre, a su nous rendre attentifs à ce fait si simple pourtant que l'objet de notre désir se colorie de tout ce qui intervient ou s'interpose entre nous et lui, entre le moment où il s'empare de nous et celui où nous le satisfaisons. Ainsi n'est-ce pas seulement avec sa maîtresse qu'un amant fait l'amour, mais avec les mille et une choses que le trajet qu'il fait pour se rendre à son domicile aura suscitées en lui. Il a d'abord caressé par le rêve et la pensée le corps qu'il lui sera donné d'atteindre et qui tire une grande part de son prestige de l'attente, du parcours. De quel ennui est empreinte la vie de ceux qui par paresse se rendent directement chez leurs amis en voiture sans avoir d'abord rêvé longuement à eux. L'amour est ce chemin mental que nous faisons entre une femme aperçue, rêvée et une femme approchée, caressée. Plus ce trajet est long, varié, accidenté, et plus le désir sera grand et par consé-

quent le plaisir. Or le plaisir est aussi chose mentale, comme Léonard disait de la peinture. Et cet amour ne se maintiendra que par la peur de le perdre et l'incertitude de le retrouver, car il est le besoin de voir nos souffrances apaisées par l'être qui nous les cause.

L'amour, cette passion ou cette maladie de l'âme, n'est pas comme les autres concupiscences dont parle l'Apôtre Jean, car il est le désir de plaire à un seul être à l'exclusion de tous les autres. Il ne peut trouver dans la réussite auprès des autres la consolation d'échouer auprès de la seule personne pour laquelle il est prêt à quitter le monde entier. Pour se persuader qu'on est aimé quand on ne l'est pas, on fait plus de raisonnements et de réflexions qu'un philosophe dans toute sa vie. C'est pourquoi un amant jaloux, un mari trompé sont de plus grands philosophes que celui qui ne courtise que les idées qui sont à tout le monde et qui se donnent à qui veut bien les prendre.

Pour cette seule personne, l'amant est prêt à devenir plus entreprenant qu'un entrepreneur, à prendre plus de drogues qu'un sportif qui veut gagner une compétition, plus de calmants qu'un malade, plus de viasgras qu'un impuissant, et à souffrir plus continuellement qu'un galérien. Ainsi passe-t-il à côté du bonheur sans le reconnaître. Mais il connaît la souffrance qui est plus ancienne que le monde et qui depuis qu'il a été créé lui est inséparable.

La vérité de l'art

Parlant de la littérature, Proust disait : « Que de tâches n'assume-t-on pas pour éviter celle-là ? Porter secours à son prochain, soigner un malade, militer dans un parti, faire triompher le bien, refaire l'unité de la nation, redresser la société, sau-

ver la nature. Mais ce ne sont là que des excuses, ceux qui se livrent à ces besoins de substitution n'ont pas ou plus de génie. » Ce génie qu'il faut écouter à tout prix, cet unique nécessaire, nous dit Proust, comme l'Evangile, si l'on veut être sauvé. Car l'instinct dicte le devoir, alors que les considérations altruistes fournissent les prétextes pour l'éluider. Seulement les excuses ne figurent point dans l'art, les bonnes intentions n'y sont pas comptabilisées, pas plus que les bons sentiments ; c'est pourquoi l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de vie, le vrai jugement dernier. Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et qu'ignorent les autres. Inutile de préciser que la littérature dont il est ici question, c'est le livre à écrire et non pas celui qu'on lit et qu'un autre écrit pour nous.

Proust, dans son idéalisme philosophique, va jusqu'à dire qu'une belle page est immortelle parce qu'elle a été une fois pensée, puis conçue. Peu importe qu'elle soit ensuite détruite et ne trouve pas de lecteurs.

G. J.

Une collection des *choisir*

Un de nos fidèles abonnés offre un beau cadeau à une personne intéressée : sa collection complète de *choisir*, du premier numéro, en novembre 1959, à ce jour.

Si vous êtes intéressé, contactez Marie-Thérèse Bouchardy au ☎ 022 827 46 78.

L'arbre guérisseur et le mauvais air

Fiammetta Rocco
L'écorce miraculeuse
Le remède qui changea le monde
 Noir sur Blanc,
 Lausanne 2006, 328 p.

L'autrice, de journaliste, écrivaine et éditrice littéraire de *The Economist*, s'est transformée en détective et en historienne pour les besoins de sa cause. Survolant quatre siècles d'histoire sur cinq continents, elle nous entraîne dans de multiples aventures, sur les traces, fort bien documentées, de la mal'aria (mauvais air issu des marais, selon les croyances de l'époque) et de la quinine provenant de l'arbre quinquina. Poussant dans les Andes, il a permis, pendant des siècles, de soigner des fièvres intermittentes, souvent mortelles.

Après la découverte du nouveau monde, fin du XV^e siècle, les jésuites embarquent pour les terres nouvelles (surtout le Pérou), y construisent des écoles, des exploitations agricoles, des hôpitaux. En bons observateurs qu'ils sont, ils remarquent que les gens du pays utilisent pour guérir leurs fièvres, une poudre provenant de l'écorce séchée d'un arbre. Ils l'essayent et devant les résultats qu'elle produit en font parvenir à Rome, ville dévastée chaque été par la malaria. Ce remède sera appelé dès lors « la poudre des jésuites ». Un apothicaire romain, prêtre-jésuite, se rend au Pérou et crée la première pharmacie d'où cette poudre sera envoyée dans l'Europe entière. Car il n'y a pas que l'Italie qui souffre de ces fièvres mortelles ; l'Angleterre, la France, la Hollande, la Russie figurent sur la liste. D'anecdotes en rapports historiques, nous suivons les méfaits de la malaria à Rome, en Amérique du Sud, en Angleterre et aux Pays-Bas où, lors des guerres napoléoniennes, les digues furent

minées et une partie des soldats britanniques contaminés dans les eaux stagnantes et hospitalisés. Aux Etats-Unis, lors de la guerre de Sécession, les troupes du Sud furent elles aussi très fragilisées par les fièvres. Et lors du percement du canal de Panama, les ouvriers moururent par milliers, victimes du même mal. Alors, l'Angleterre, consciente de l'importance de la quinine, enverra, après la France, de nombreux botanistes et autres savants pour ramener du nouveau monde des graines de quinquinas afin de les faire pousser à Java et dans le nord de l'Inde.

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, voyant que les Allemands s'étaient approprié toutes les réserves de quinine, les alliés poussèrent leurs savants à la synthétiser. Mais le produit occasionna de tels effets secondaires qu'on dut revenir à la poudre de l'écorce miraculeuse et que la Belgique trouva au Congo les terres propices à d'immenses plantations. Entre-temps, les scientifiques (dont le Dr Ross, appelé Dr Mosquito, qui reçut le prix Nobel en 1902 pour sa découverte) réussirent à comprendre d'où provenaient ces fièvres, comment elles étaient transmises et ainsi d'entrevoir des traitements de prévention.

Ce livre est tellement riche et passionnant qu'une seule lecture est insuffisante. Mais si l'histoire vous intéresse, je vous invite à entrer dans la belle aventure de l'écorce miraculeuse. Vous ne le regretterez pas.

Marie-Luce Dayer

Une « grande guerre » désastreuse

Un livre impressionnant. Son auteur, correspondant de guerre pour plusieurs journaux britanniques, rapporte et commente des centaines de documents parmi les 328 000 qu'il a rassemblés durant des décennies. Rapports, commentaires et réflexions jalonnent l'histoire contemporaine du XX^e siècle au Moyen-Orient, allant de la guerre d'Afghanistan en 1979, à l'invasion américaine et anglaise de l'Irak en 2003.

R. Fisk retrace la fin de l'Iran du Shah, précédée par le renversement de Mossadegh, la révolution islamique, les préliminaires et la guerre Iran-Irak. Il revient sur le premier holocauste, le génocide arménien au début du siècle dernier, l'interminable conflit israélo-palestinien, les accords d'Oslo et la montée du Hamas, l'envahissement du Koweït par Saddam Hussein et la guerre du Golfe, l'Irak sous surveillance pendant les années '90, les attentats du 11 septembre 2001, le retour en Afghanistan et la « guerre contre le terrorisme », enfin l'invasion anglo-américaine de 2003, la chute de Saddam, l'occupation et les débuts de l'insurrection.

Vingt chapitres jalonnés de rencontres et d'interviews, dont ceux d'Oussama ben Laden, dans les montagnes afghanes, de l'imam Khomeyni, d'Hassan Nasrallah, le chef du Hezbollah, du Dr Shahrastani, ancien conseiller scientifique de l'Organisation de l'énergie atomique de Saddam, ainsi que d'innombrables témoignages de victimes d'atrocités et

de médecins qui essaient de les sauver. Impossible de résumer un ouvrage de presque mille pages imprimées en petits caractères, mais dont j'aimerais souligner quelques aspects.

Le rôle du reporter

D'abord, l'auteur rend toute sa valeur au rôle irremplaçable du journaliste de terrain : « Etre les premiers témoins impartiaux de l'histoire... la capacité de rendre compte des événements au moment où ils ont lieu. » Avec Amira Hass, une brillante journaliste israélienne, il ajoute : « Notre rôle est de contrôler les centres du pouvoir : défier l'autorité, toutes les autorités, surtout quand les gouvernements et les politiciens nous entraînent dans la guerre. »

En effet, Fisk décrit et dénonce plusieurs fois les « journalistes du pouvoir » qui sont enrôlés dans les unités des forces armées, qui n'utilisent qu'un seul texte pour tous les événements et qui sont au service de l'idéologie du moment. Il met le doigt sur la manipulation du vocabulaire dans les médias : le Shah longtemps dépeint comme un « autocrate éclairé », Saddam Hussein, courtisé pendant des années dans les capitales occidentales, désigné comme « l'homme fort de Bagdad » alors qu'il tuait sa propre population, en particulier les Kurdes et les Chiites. Ou encore les mots « terroristes » ou « actes terroris-

Robert Fisk,
La grande guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient (1979-2005)
La découverte/Poche, Paris 2007, 966 p.

tes » employés pour les agissements du Hamas et du Hezbollah, alors que pour les assassinats ciblés d'Israël ces termes sont soigneusement évités. Et ces actes barbares, comme la destruction en plein vol d'un avion civil iranien par les Américains, qui sont qualifiés par les médias des Etats-Unis de « tragiques ».

R. Fisk montre aussi comment les termes de « processus de paix » appliqués aux Accords d'Oslo sont vidés de leur sens lorsque aucune des conditions fixées n'est respectée. Ou encore, sous Clinton, le détournement de sens lorsque les « territoires occupés » sont rebaptisés « territoires contestés »...

Humiliation et suicide

Ensuite, soulignons que l'ouvrage n'est pas une thèse. Le journaliste britannique propose une réflexion sur certains sujets que les Occidentaux ne peuvent pas comprendre, comme le culte du martyr à propos des attentats suicide. Interviewant Hassan Nasrallah, Robert Fisk lui demande d'expliquer comment

on peut choisir de s'immoler. Le chef libanais du Hezbollah répond : « Il existe certaines qualités dont nos combattants sont pourvus. Celui qui mène son camion dans la base militaire de l'ennemi pour se faire exploser et devenir un martyr, celui-là conduit le cœur plein d'espoir, souriant et heureux parce qu'il sait qu'il ira ailleurs. La mort, selon notre foi, n'est pas l'oubli. Ce n'est pas la fin. C'est le commencement de la vraie vie. » La meilleure métaphore pour faire comprendre cette vérité à un Occidental est d'imaginer un homme qui reste longtemps dans un sauna. Il a très soif et très chaud, il est très fatigué et il souffre des effets de la température élevée. Puis on lui dit que s'il ouvre la porte, il se retrouvera dans une pièce calme et confortable, où il pourra boire un bon cocktail et écouter de la musique classique. Alors il ouvre la porte et sort sans hésiter, sachant que ce qu'il laisse derrière lui n'est pas d'un grand prix et que ce qui l'attend est bien plus précieux. » Au-delà de l'aspect choquant de la métaphore, le reporter commente : « Si l'idée de sacrifice peut s'expliquer ainsi, ce n'est évidemment pas un phénomène naturel. Dans une société normale, dans une communauté où règnent l'égalité et la justice, le suicide apparaît comme une aberration tragique, une mort décidée par un esprit déséquilibré. Que se passe-t-il lorsque la société même est déséquilibrée ? En 2000, à Beyrouth, alors que je parcourais avec un ami les vestiges du camp de réfugiés de Sabra et Chatila, je me demandai comment on pouvait survivre dans ces baraquements en ciment, au milieu de rats gros comme des ballons. La plupart d'entre eux étaient sans foyer depuis la dépossession, cinquante-deux ans auparavant. Si je vivais ici, je me suiciderais...

Qazvin, Iran,
cimetière des martyrs



» Lorsqu'une société est dépossédée, lorsque les injustices qu'elle subit semblent insolubles, quand l'"ennemi" est tout-puissant, lorsque vous et vos proches êtes traités comme des insectes répugnants, comme des "bêtes à deux pattes", alors l'esprit quitte le domaine de la raison. Il est fasciné par l'idée d'une vie dans l'au-delà et voit dans cette conviction une arme au potentiel inégalable. »

La prophétie d'Ezéchiel

Robert Fisk rapporte les innombrables épisodes de guerres - nécessairement fragmentaires lorsqu'ils ressortent de la chronique journalistique - et les relie dans un grand récit ordonné. Il excelle à les rattacher à la « grande histoire » du XX^e siècle, depuis l'effondrement de l'Empire ottoman et la volonté affichée des Occidentaux, principalement Britanniques et ensuite Américains, de recomposer le Moyen-Orient et d'imposer la démocratie.

Sans tomber dans l'anecdotique, le journaliste rejoint la « grande histoire » à travers celle de son père, né en 1899, incorporé dans l'armée britannique à la fin de la « grande guerre », combattant sur la Somme et qui refusa à Douai d'exécuter un insoumis. Le bilan politique de *La grande guerre pour la civilisation*, titre de l'ouvrage, emprunté à l'inscription sur une médaille militaire de son père, s'avère désastreux et porteur de nouvelles confrontations à cause d'erreurs sans cesse renouvelées des nations occidentales et de calculs éloignés du bien des populations. « Les frustrations arabes et iraniennes ne font que s'accroître alors que des millions de musulmans voulaient se libérer de nous. »

Le bilan humain est encore plus grave : des centaines de pages remplies de récits de douleurs, de tortures, d'injusti-

ces et d'horreurs. Au détour de descriptions extrêmement sombres, apparaissent de très rares rayons de lumière, comme ce soldat irakien qui, au cours de la guerre contre l'Iran, avait couru sous le feu pour aller chercher un Iranien blessé et porter son ennemi sur ses épaules jusqu'aux lignes irakiennes. Ou encore, l'attitude extraordinaire des médecins à Bagdad, comme la doctoresse Selma Hadad qui se sent si démunie car elle ne parvient pas à sauver beaucoup d'enfants.

Ces pages « nous parlent des fils qui doivent payer pour les péchés commis par leurs pères » : la prophétie d'Ezéchiel, à laquelle est empruntée cette expression, et qui chez lui, au VI^e siècle avant notre ère, annonce la libération de la malédiction, tarde à s'accomplir.

Quand viendra-t-elle ? Le livre magistral de Robert Fisk ne peut pas nous le dire. Seul espoir : que d'autres voix que la sienne s'élèvent à l'avenir pour contrebalancer ces centres de pouvoir qui ignorent les voix des peuples au Moyen-Orient.

Joseph Hug s.j.

livres ouverts

A l'occasion de la campagne « Un Temps pour la Création 2007 »

La revue *Cœur en alerte* consacre un dossier à l'environnement.

Vous y trouverez aussi un portrait d'Albert Longchamp s.j., provincial des jésuites suisses.

Exemplaire d'essai gratuit :
Cœur en alerte, CP 345,
1701 Fribourg,
☎ 026 422 11 360

■ Religions

Shirley Du Boulay***La grotte du cœur****La vie de Swami Abhishikhananda**(Henri Le Saux)*

Cerf, Paris 2007, 428 p.

De la Bretagne à l'Inde, d'Henri Le Saux, moine bénédictin (1910-1973), à Swami Abhishikhananda, du christianisme à l'hindouisme, un pont s'est construit sur une expérience à l'époque originale, sortant des sentiers battus. Des années en avance sur son temps, qui n'était pas prêt de recevoir de telles idées, Swami Abhishikhananda a été l'initiateur d'un dialogue interreligieux basé sur l'expérience et non sur des idées comparatives et intellectuelles. Il jeta les bases d'un renouveau de l'Eglise en Inde, de la liturgie en rite indien, comme on peut la vivre aujourd'hui.

Venu en Inde pour fonder un ashram, il y rencontre Ramana Maharshi, le plus grand sage de l'époque, et se fonda dans l'advaita (doctrine hindouiste de la non-dualité), sur la montagne sainte d'Arunachala. « L'expérience chrétienne est véritablement l'expérience advaitique vécue dans la communion humaine. » Cela fut un chemin crucifiant, entre sa foi en Christ et sa rencontre de Shiva. Mais il tenait à vivre pleinement à la fois comme moine chrétien et comme un sanyasi hindou.

A l'heure de sa mort, Odette Baumer-Despeigne, après des années de correspondance, vint le voir. Elle écrivit : « Toute sa personne et toutes ses actions irradiaient littéralement la présence de Dieu, il était entièrement dans la transparence du Seigneur... toute sa personnalité dégageait une sérénité et une joie subtile, son esprit était complètement alerte, et jamais il ne perdait sa bonne humeur, ni son sens de l'humour. »

C'est cette même Odette Baumer-Despeigne qui m'envoya la photo de la montagne sainte d'Arunachala qui depuis vingt ans est sur mon bureau. Car à travers les livres de Swami Abhishikhananda, comme à travers cette remarquable biographie, sa recherche d'éternité m'a toujours habitée, portée par son désir d'union à Dieu, son ouverture du cœur, son Eveil, son expérience à « être », dans son amour du silence et de la solitude, comme

un appel très fort qui dure après sa mort. Je lui dois mes découvertes indiennes et une partie de mon chemin spirituel.

« Le réel ne se veut pas, Il est. Tant que je n'ai pas réalisé que Je suis, tout ce que je veux est vain, car l'être ne se veut pas ; tout ce que je fais est vain, car l'être ne se fait pas. Il n'est rien à vouloir, rien à désirer, rien à rechercher, rien à atteindre. »

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean Rudhardt***Les dieux, le féminin, le pouvoir****Enquêtes d'un historien des religions*

édité par Philippe Borgeaud et

Vinciane Pirenne-Delforge

Labor et Fides, Genève 2006, 182 p.

C'est un livre important et stimulant que ce recueil d'inédits du Genevois Jean Rudhardt (1922-2003) qui a été professeur d'histoire des religions à la Faculté des lettres de l'Université de sa ville natale de 1965 à 1987. Grâce à son successeur Philippe Borgeaud, qui nous livre dans la préface une présentation fort belle de son maître, et à Vinciane Pirenne-Delforge (Université de Liège) nous réentendons la voix d'un intellectuel original et profond « pour qui l'essentiel », comme le dit Borgeaud, « si l'on veut comprendre quelque chose de l'autre, qu'il soit grec ancien ou simplement contemporain, d'une autre religion ou d'une autre culture, c'est de faire l'effort de comprendre sa langue, de l'écouter dans ses propres modes d'expression, de pénétrer dans son système de pensée et d'expérience humaine » : bref, de s'adonner à un « exercice de traduction qui constitue une véritable ascèse ».

Je parle de *voix* car ces écrits gardent toute la dynamique, la clarté et la vivacité de la communication orale (Rudhardt était un merveilleux orateur et un interlocuteur redoutable dans la discussion !) : ils émanent en effet de conférences, comme l'expliquent les éditeurs sans toutefois donner d'autres précisions que l'année.

Un texte est très ancien (1956) et les autres datent des années '90, quand Jean Rudhardt travaillait à systématiser sa réflexion. Trois des textes plus récents sont consacrés à l'enseignement des mythes grecs à propos de la puissance et de la souveraineté, de la féminité et de l'enfance des dieux. Un exposé sur les veuves traite aussi d'Israël et

du christianisme ancien, un autre sur les religions juges de la richesse tient compte de l'Inde ancienne. *Dodone et son oracle* est formidable (malgré l'identification hélas fautive du mont Tomaros).

Alessandra Lukinovich

■ Politique

Paul Valadier

Maritain à contre-temps.

Pour une démocratie vivante

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 142 p.

Jacques Maritain est tombé dans l'oubli universitaire : ses références chrétiennes ne sont plus à la mode. Pour des raisons inverses, dans l'Eglise d'aujourd'hui, on se méfie également de lui. Car il fut l'inspirateur des plus grandes avancées conciliaires : les rapports de l'Eglise et du monde (constitution *Gaudium et Spes*), la liberté de conscience et de religion (déclaration *Dignitatis humanae*). Cependant, la part la plus actuelle de sa pensée, prétend avec juste raison Paul Valadier, est de l'ordre de la philosophie politique.

Prolongeant, à la lumière de saint Thomas d'Aquin, l'intuition d'Abraham Lincoln pour qui la démocratie est le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, Maritain en précise des corollaires suggestifs pour une pratique politique respectueuse des êtres humains : la place subsidiaire de l'Etat (c'est le peuple qui est souverain, et non pas l'Etat), la responsabilité de chacun envers le bien commun (qui n'est pas confondu, Dieu merci, avec la volonté générale), le nécessaire pluralisme de la communauté politique.

En relisant ainsi l'œuvre immense de Maritain, Paul Valadier donne un peu de chair à cette vérité énoncée déjà par les théologiens moralistes du Moyen Age : *Vox populi, Vox Dei per populum*. La voix du peuple, c'est la voix de Dieu telle qu'elle s'exprime par le peuple. Certes, la solution n'est pas enfermée dans cette formule ; ce qui est désigné ici, c'est le problème de la démocratie vivante.

Etienne Perrot

Jean-Yves Calvez

Chrétiens penseurs du social

t. 2 L'après guerre 1945-1967

Cerf, Paris 2006, 210 p.

Après avoir présenté, dans un livre précédent, Fessard, Teilhard et Maritain, le présent ouvrage de Jean-Yves Calvez évoque les grandes figures qui ont orienté le dernier concile : notamment Lebreton, le fondateur d'Economie et Humanisme ; Perroux qui fait éclater le corset trop étroit de l'analyse économique et vise, selon sa formule passée en proverbe, « le développement de tout l'être humain de tous les êtres humains » ; l'Italien Giordani qui rappelle la dimension sociale et politique - et donc la vulnérabilité - de tout engagement chrétien ; l'Américain John Courtney Murray qui combat en faveur d'une Eglise libérée de la tutelle étatique ; ainsi que les protestants Mehl et Ellul qui ont apporté leur pierre à la critique d'une société aliénée dans la technique.

Chemin faisant, est mise à l'honneur l'Action populaire - devenue aujourd'hui le CERAS, Centre de recherche et d'action sociales -, née voici plus de cent ans, et qui rassemble, génération après génération, des jésuites de haut niveau spécialistes des questions sociales. Jean Yves Calvez en a été le directeur durant plusieurs années, il y participe encore.

Notre site Internet a subi un lifting

Vous le trouverez sur

www.choisir.ch

Consultez

- ses éditoriaux et sommaires
- ses actualités
- ses archives
- et bientôt ses dossiers

Et pour en savoir plus sur les jésuites de la province suisse

www.jesuites.ch

De ses propres contributions - notamment de sa magistrale *Pensée de Karl Marx* (1956) inégalée à ce jour -, le Père Calvez propose, avec le recul du temps, une analyse à la fois distanciée et lumineuse. C'est certainement l'apport le plus intéressant de cet ouvrage.

Etienne Perrot

■ Théologie

Serge-Thomas Bonino ***Les anges et les démons***

Quatorze leçons de théologie catholique
Parole et Silence, Paris 2007, 352 p.

Un professeur de théologie dogmatique et d'histoire de la philosophie médiévale à l'Institut catholique de Toulouse nous propose, à nous, ses nouveaux étudiants, quatorze leçons tournant et tournoyant autour des anges et des démons.

Aux leçons une et deux, il est question de ces derniers dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Puis nous entrons dans les arcanes de la pensée des Pères de l'Eglise, saint Augustin, Denys l'Aréopagite, saint Thomas, pour nous plonger ensuite dans le Moyen Age et dans le désenchantement du monde. L'auteur étudie aussi les différentes hiérarchies célestes et dans sa dernière leçon, qui vaut vraiment le détour, nous parle des démons, des attaques de l'Ennemi, de l'organisation de la cité du mal... Il y est souvent question de Bernanos qui s'est approché tout près de ce mystère. Livre qui peut paraître ardu, mais qui est loin d'être inintéressant.

Marie-Luce Dayer

Raimundo Panikkar ***La plénitude de l'homme***

Une christophanie
Actes Sud, Arles 2007, 320 p.

Qui est le Christ ? Comment peut-il être intelligible aux chrétiens comme aux autres ? A partir d'un postulat, « Jésus n'est pas Dieu, mais fils de Dieu et, comme fils "égal" au Père, parce que le Père ne retient rien pour lui », Raimon Panikkar, théologien indien, né d'une mère espagnole, penseur de renommée mondiale, nous livre un approfondissement de sa foi, « en soumettant [ses] intuitions à l'examen critique de l'intellect et de la sagesse de la tradition ».

Après une réflexion sur la « christophanie » (plutôt que « christologie »), l'auteur tente de déchiffrer l'expérience mystique de Jésus de Nazareth, pour décrire ensuite l'expérience christique en neuf propositions sur l'identité du Christ et son incarnation.

Nous avons là un livre ardu, mais avec des plages lumineuses comme l'expérience mystique à partir de celle de Thérèse d'Avila (« Cherche-toi en moi, cherche-moi en toi ») ou la réflexion sur trois expressions : « Abba, Pater ! », « Moi et le Père sommes un » et « Il convient que je m'en aille ».

Au carrefour de l'Orient et de l'Occident, R. Panikkar nous fait partager ses réflexions sur la condition humaine dans sa recherche de plénitude, de vie et de vérité. C'est le résultat de la pensée de toute une vie, dans la rencontre des cultures et devant la nécessité planétaire d'un changement de paradigme.

Marie-Thérèse Bouchardy

Etienne Grieu

Chemins de croyants, passage du Christ
Lethielleux, Paris 2007, 324 p.

L'entreprise est audacieuse mais nécessaire : repérer, en écoutant des gens raconter leur vie, la trace du Christ des Evangiles. Dix histoires, d'une vingtaine de pages chacune, témoignent d'une foi multiforme, vivante, pas toujours édifiante, mais dont le choix et la réécriture montrent assez bien la théologie d'Etienne Grieu. La foi y est perçue non pas comme le commentaire indéfini des formules traditionnelles, mais comme ce dynamisme intérieur qui répond aux infidélités du milieu, aux chocs des événements, voire aux déceptions engendrées par les proches, et qui ouvre un avenir inattendu.

Ce qui frappe dans ces relectures, c'est le rôle contradictoire, tantôt positif, tantôt négatif, joué par l'institution ecclésiale, ainsi que la place donnée à l'engagement dans la Cité - par le biais de la militance syndicale et politique notamment - et dans les mouvements d'Action catholique. D'accord, le Christ était là ! Et après ? S'il s'agit bien d'autre chose que de plaquer le mot Christ sur d'intenses moments de vie, reste alors le vrai travail du théologien : ouvrir au lecteur la voie d'une parole inouïe. Le travail d'Etienne Grieu y contribue.

Etienne Perrot

Baumann Dan, *Emprisonné en Iran. La victoire de l'amour sur la peur*. GLIFA, Mont-la-Ville 2007, 268 p.

Bertrand Dominique, *Le discernement en politique avec Ignace de Loyola*. Cerf, Paris 2007, 96 p.

Borras Alphonse, *Le diaconat au risque de sa nouveauté*. Lessius, Bruxelles 2007, 240 p.

Chapelle Albert, *Anthropologie*. Lessius, Bruxelles 2007, 288 p.

*****Coll.**, *La nature et le sacré. Les catastrophes naturelles signes des Temps*. Dervy, Paris 2007, 304 p. [41195]

Corbic Arnaud, *Camus et l'homme sans Dieu*. Cerf, Paris 2007, 248 p.

Cuénod Jean-Noël, *Touche pas à mon dieu ! 1907-2007. Un siècle de laïcité à Genève et en Suisse. Et maintenant ? Et demain ?* Tribune de Genève, Genève 2007, 250 p.

Denis Henri, *Dieu en toute liberté*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 114 p.

Dutoit Bernard, *Flammèches et escarbilles. Poèmes*. Arcam, Paris 2006, 104 p.

François de Sales, *Introduction à la vie dévote. Mise en français contemporain*. Col. « Trésors du christianisme », Cerf, Paris 2007, 544 p.

Gillibert Emile, *Jésus et la gnose*. Dervy, Paris 2007, 228 p.

Juliet Charles, Sterckx Dominique, Vigée Claude, *Etty Hillesum, « histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller »*. Huit prières commentées. Arfuyen, Paris-Orbey 2007, 186 p.

Lannegrace Jean-Paul, *L'entreprise au risque de l'Evangile. Témoignages et réflexions. Notre-Dame de Pentecôte, La Défense*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 250 p.

Lefebvre Philippe, *Un homme, une femme et Dieu. Pour une théologie biblique de l'identité sexuée*. Cerf, Paris 2007, 468 p.

Lossky Olga, *Vers le jour sans déclin. Une vie d'Elisabeth Behr-Sigel (1907-2005)*. Cerf, Paris 2007, 454 p.

Martini Carlo Maria, *Face au terrorisme. Représailles, légitime défense, guerre et paix*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 92 p.

Muralt Roland de, *Les cahiers Mendel. Roman*. De l'Aire, Vevey 2007, 148 p.

Petignat Raymond, *Heinz Löhner - die Kraft der Fakten. Ein katholischer Journalist und seine Kirche*. Friedrich Reinhardt Verlag, Basel 2005, 306 p.

Rogue Renée, *Prier 15 jours avec Jeanne Delanoue, la mère des pauvres*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 120 p.

Schubiger Gian Franco, *Les sept jours de la Création vécus au cours de la semaine*. Parole et Silence, Paris 2007, 70 p.

Schümperli Catherine, *La politique suisse de solidarité internationale. De la coopération au développement global*. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2007, 142 p.

Siegwalt Gérard, *Dogmatique pour la catholicité évangélique. V. L'affirmation de la foi. Théologie théologique : 2. L'œuvre continue du Dieu vivant*. Labor et Fides, Genève 2007, 352 p.

Stasiuk Andrzej, *Le corbeau blanc*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 310 p.

Vous trouverez ces livres au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services, consultez :

www.cedofor.ch
et inscrivez-vous !

Emerveillement

Tout le fascine. Tout l'enchante. Mes cheveux auxquels il s'accroche à pleines mains, ma montre qu'il tente d'arracher de mon poignet, ses propres orteils qu'il utilise comme sucette, les bus qui passent dans la rue, la pluie qui bat les vitres, les rideaux dansant dans les courants d'air, le mouvement furtif du chat se glissant sous le canapé, la laine rouge et les aiguilles cliquetantes de mon tricot, la plante verte, le lustre, l'écran de la télévision - même éteint ! Bouche bée, prunelles écarquillées, il passe son temps à scruter avec émerveillement ce qui l'entoure. Quand on se promène tous les deux au Bois de la Bâtie, il n'a pas assez d'yeux pour contempler la voûte végétale qui défile au-dessus de la poussette, bavant littéralement d'admiration devant tant de splendeur. A tel point que je ne peux m'empêcher de lever les yeux moi aussi, en me demandant ce qu'ils ont de tellement spécial, ces arbres. Ce qu'ils ont de spécial ? Ils sont beaux, tout bêtement.

Incredible mais vrai. Ce p'tit bonhomme haut comme trois pommes est un maître de sagesse. Tandis que je m'évertue, dans un but pédagogique

louable, à lui nommer le monde en y collant des étiquettes (« ça c'est une fleur, ça c'est ton chausson, ça c'est les lunettes de grand-maman, ça c'est... ») lui m'apprend à le voir d'un œil neuf. Et je me dis que c'est peut-être cela, redevenir comme un petit enfant : retrouver cette clarté de regard, cette innocence contemplative qui, d'un simple battement de cils, restitue aux gens et aux choses leur mystère et leur beauté.

Et je me demande : est-ce un effet de l'âge ? Est-ce parce que les sens s'émoussent au fil du temps que plus on vieillit, moins on accorde d'attention à la beauté du monde ? Peut-être. Voilà qui expliquerait, en tout cas, pourquoi les choses me semblaient tellement plus belles et plus délectables quand j'étais petite.

A cette époque magique, le goût du pain était un pur bonheur, tout comme le chatolement bariolé des enseignes lumineuses dans les flaques ou le bruit feutré de mon tricycle sur le trottoir. Quant à l'odeur fraîche et piquante des petits matins de rentrée - soleil et bruine, cahiers neufs, crayons bien taillés - elle me remplit aujourd'hui encore de nostalgie lorsque, par miracle, je parviens à en percevoir une trace infime au tournant de l'été...

Mais la défection des sens qui s'usent n'est pas seule responsable - j'espère ! - de cette indifférence grandissante face aux merveilles de la Création. D'autant que je connais plein de vieilles personnes qui savent encore se réjouir et applaudir devant un beau coucher de soleil ou le sourire d'un petit enfant.

Peut-être parce qu'elles ont cessé de se faire du souci pour leur boulot et toutes ces choses de la vie professionnelle qui nous prennent la tête quand nous devenons grands - cette masse d'obligations et de contraintes qui nous tombent dessus à l'âge adulte, contribuant à éroder peu à peu notre réceptivité. Et ça, c'est une cause majeure d'inattention à la beauté. Surtout dans notre société de rendement, qui considère les gens en général comme des machines et les contemplatifs en particulier comme de doux rêveurs et des empêcheurs de bosser-en-rond.

Et pourtant. Et pourtant, c'est quoi, le premier devoir de l'être humain ? De travailler et de gagner du fric ? Non Madame.

Car enfin, si Dieu s'est donné la peine de fabriquer l'univers, s'il a poudré la nuit d'étoiles, s'il a pétri la terre, l'a peinte en bleu et vert, l'a semée de vie à foison, ce n'est pas pour qu'on la traverse sans même regarder où l'on met les pieds, le nez plongé dans son agenda

et l'oreille collée à son téléphone portable. C'est pour qu'on l'admire et qu'on rende grâce au Créateur. Quand quelqu'un vous fait un cadeau - surtout un cadeau de cette envergure ! - la moindre des politesses consiste à y jeter un coup d'œil, ou même deux, à l'apprécier à sa juste valeur et à dire merci.

Et puis après, il faut essayer de ne pas trop l'abîmer. Mais ça, c'est une autre histoire...

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



UN NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR VOTRE FOI

Tout un programme de formation,
conférences et ateliers est à votre disposition.

Quel que soit votre niveau, nous vous offrons de
développer vos connaissances chrétiennes au degré
«Découverte», «Approfondissement» et «Spécialisation».
50 propositions, dès septembre 2007 jusqu'à juin 2008.

Tous les détails sur notre site www.cath-ge.ch ou
en commandant la brochure à l'adresse suivante:

Département de la formation – Vicariat épiscopal
13, rue des Granges – 1204 Genève
Téléphone: 022 319 43 43 – E-mail: formation@cath-ge.ch

EGR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE